

FIGARO ILLUSTRÉ

FAUST

FAUST

GRAND HOTEL DE L'ATHLÉTISME

Jean Béraud

Après la Répétition



LE FLOU-FLOU

Ruban onduleur à œillets

L'Onduleur **FLOU-FLOU** consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant avant; et l'on obtient une ondulation parfaite.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOITE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOITE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES: BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans: 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le flacon (Eau de Waver): 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler: 1 fr.

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



Chapeaux de Grand Luxe pour Dames & Hommes

SUCCURSALE



Nice

ET A

VICHY

LÉON

21, Rue Daunou, 21
PARIS

SUCCURSALE

Nice

ET A

VICHY



TÉLÉPHONE

COMPAGNIE FERMIERE ANGLO-FRANCO-RUSSE

THÉS DU SOLEIL

PARFUMS EXQUIS — MÉLANGES UNIQUES

Médaille d'or. Paris 1883. — Médaille d'or, diplômé d'honneur, Paris 1886.
Médaille d'argent, la plus haute récompense à l'Exposition du Travail, Paris 1895.

Maison E. MENLET-DALICHOUX, fondée à Paris en 1873,
pour la vulgarisation en Europe des Thés de Chine et des Thés Russes du Soleil de 1^{re} qualité.

EN VENTE PARTOUT

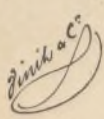
Entrepôt général: 56, Rue de la Victoire, Paris.

J. DUPALET, SUCCESEUR, SEUL CONCESSIONNAIRE



TÉLÉPHONE

C^{ie} Coloniale



CHOCOLATS



QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général: avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

GRAND
PRIX



Catalogue illustré Franco

TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

F. PINET

PARIS - 44, rue de Paradis - PARIS



Envoi Franco du Catalogue

POUR MAIGRI

Guerison certaine sans altérer la santé par

PAIN DESVILLES

ET LES

GOUTTES DE GIGARTINA

A l'extrait concentré de fucus et de mousses marines
iode et iodure de sodium.

Le Flacon: 10 francs.

GRANDE PHARMACIE HYGIÉNIQUE

24, Rue Étienne-Marcel, Paris. — Notice franco

Ancienne Maison Marc Gueyton

CAMILLE GUEYTON SUC^R

8, Place de la Madeleine, 8

FABRIQUE DE BIJOUTERIE ARTISTIQUE

ORFÈVREURIE, JOAILLERIE

Pièces d'Art

CADEAUX

Pour Mariages & Baptêmes

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie}

Ayuntamiento de Madrid

Papeteries du Marais

FIGARO ILLUSTRÉ

Avril 1896

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS et TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

SOUVENIRS D'AFRIQUE, par le GÉNÉRAL VICOMTE DE BERNIS, illustrations en couleurs de ALFRED PARIS.

HANS HOLBEIN ET SA VIE EN ANGLETERRE, par ARSÈNE ALEXANDRE, fac-simile de dessins d'Holbein.

LA ROSE IDA-LIA, par PAUL FOUCHER, illustrations en couleurs de SAHIB.

LA HARPE A TRAVERS LES AGES, par GEORGES DE DUBOR, reproductions photographiques d'estampes et de harpes de diverses époques.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

ANNE DE CLÈVES, par HANS HOLBEIN.

LA CUEILLETTE DES LILAS, par MILLOCHAU.

COUVERTURE :

APRES LA RÉPÉTITION, par JEAN BÉRAUD.



26 Mars 1896

MONTMARTRE rival de Paris, a voulu protester contre les réjouissances carnavalesques des bouchers repus, des charcutiers fleuris et des restaurateurs ventripotents : au Mardi-Gras des bourgeois il a répliqué par la Mi-Carême des artistes, au placide Bœuf gras il a opposé la Vache enragée,

coutumier aliment des nourrissons des Muses.

Grâce à de nombreuses souscriptions recueillies parmi tous ceux qui s'intéressent aux jeunes, la « Vachalcade » a pu s'organiser brillamment et réaliser un ensemble caractéristique, dont le principal honneur revient au suggestif Willette et à l'amusante phalange qui se groupe autour de lui.

Ainsi, par cette manifestation imposante, s'est affirmée une fois de plus l'autonomie de « la Butte ». Singulier coin créé, ou du moins organisé par le gentilhomme Salis, seigneur du Chat-Noir, protecteur des arts, Médecin de Montmartre, où, dans les cabarets bariolés de bizarres peintures, parmi les bocks et les absinthes, au milieu du va-et-vient des modèles débraillés, au bruit des discussions où alternent la basse trivialité et la haute esthétique, s'élaborent les talents de l'avenir; qui sait si, parmi les plus échevelés vachalcadeurs ne se trouvaient pas quelques futurs académiciens qui dans vingt ans pratiqueront le genre « pompier », feront le portrait du chef de l'Etat et des milliardaires américaines, se laisseront décorer, présideront les jurys, refuseront dédaigneusement les œuvres audacieuses des jeunes et feront bâtir sur l'avenue de Villiers?

Par une transition facile, puisque je parle de l'avenue de Villiers, j'en viens à Munkaczky dont l'hôtel a vu tant de fêtes artistiques et qui va nous quitter. La Hongrie lui a décerné une sorte de marchalut de la peinture, dans l'espoir de créer, dans ce pays, une école autonome qui ne serait ni française, ni allemande, ni autrichienne, mais purement magyare. Je ne sais si Munkaczky réussira



dans cette entreprise : on ne crée pas des milieux artistiques; ils se forment d'eux-mêmes, lentement, par de successives et lentes combinaisons de circonstances, des affinités, des individus qui échappent à toute réglementation.

On n'a pas oublié l'immense succès de son *Christ chez Pilate*, un peu trop théâtralement exposé dans les galeries Sedelmeyer, mais qui n'en est pas moins une grande œuvre très puissante, très dramatique et très chrétienne.

C'est encore une impression chrétienne qu'il nous laisse, avant de nous quitter, en nous montrant un *Ecce Homo* d'une belle conception.

Ce n'était pas un type banal que ce grand gaillard, avec son abondante chevelure hérissée, sa vaste barbe, son langage bizarre,



sa bonhomie de lion apprivoisé. Nous voyons, avec regret, partir cet artiste original qui en ouvrant les portes de son hôtel au Tout-Paris artistique et mondain témoignait si galamment sa reconnaissance de l'accueil amical que lui avait fait la France, aussi bien que de la gloire et de la fortune qu'il y a récoltées.

Les débats de l'affaire Dupas, cet agent de la Sûreté qui a raconté dans un livre comme quoi il avait été lancé à la poursuite d'Arton avec mission de ne pas l'arrêter, devraient figurer au répertoire du Palais-Royal, bien plutôt qu'à celui du Palais-de-Justice; ces ministres successifs mais unanimes dans les consignes données à leurs agents, ne rappellent-ils pas Milher, le directeur de la prison du *Train de plaisir* qui n'a qu'une préoccupation, celle de se débarrasser de ses détenus afin d'empocher les frais de nourriture?

Arton, cité comme témoin, a parlé... Non pas qu'il ait révélé la fameuse liste des chéquards — il n'en est point question en cette affaire — mais il a raconté, avec une verve gouailleuse, cette poursuite à travers l'Europe qui, elle aussi, fait songer aux plus échevelées pantomimes des clowns anglais. Le rôle traditionnel du policeman, berné et roué de coups, est rempli, dans ce singulier procès, par M. Ribot qui a dû piteusement comparaître au banc des témoins et a été fort malmené par l'avocat du prévenu, M^e Chenu.

Quant au jugement intervenu dans les affaires de chantage dont aurait été victime Max Lebaudy, le public en a unanimement approuvé l'équité — vertu rare dans le temple de Thémis. — Ceux qui avaient notoirement et impudemment exploité le défunt, ont été sévèrement punis. Les autres ont été acquittés : les juges ont eu le bon esprit de tenir compte du milieu dans lequel tout cela s'est passé, et des circonstances particulières qui ont donné naissance à cette poursuite; ils ont pensé que la vindicte publique n'avait pas à intervenir dans des discussions d'intérêt et des démêlés d'ordre privé. Plût à Dieu que cette doctrine humaine et sage eût, dès le début, inspiré le juge d'instruction dont les procédés étranges sont aujourd'hui

révélés par les malheureux qui, pendant près de trois mois, sont restés sa proie.

M. Félix Faure a terminé sa tournée présidentielle dans le Midi : le dénouement a manqué d'ampleur; il a même été égayé par des facéties d'assez mauvais goût de la part de populations chez lesquelles le sentiment du respect dû à l'autorité me semble singulièrement oblitéré. Il est vrai que l'autorité ne s'est pas toujours montrée très respectable et la marine s'est fort égayée des mésaventures nautiques



de son ministre civil. Il n'y a cependant pas de déshonneur à se sentir le cœur barbouillé lorsqu'on embarque et l'on peut bien être forcé de s'accouder au bastingage dans un autre but que de contempler les marsouins folâtrant dans les flots bleus. Nelson, le vainqueur de Trafalgar, avait le mal de mer : M. Lockroy a bien le droit d'imiter Nelson.

La question de l'impôt sur le revenu a jeté un certain froid même dans les esprits les plus futilles et les plus déterminés à s'étourdir et à s'illusionner. C'est, en effet, un vilain cauchemar que ces menaces d'inquisitions, de perquisitions, de comparutions, de déclarations forcées qui constituent le projet de M. Doumer. Chacun sent bien que



ce serait le premier acte de cette confiscation au profit de la collectivité que rêvent de sinistres et naïfs réformateurs. Je n'ai point l'intention de faire ici un cours d'économie politique, ni de susciter de sombres pensées dans l'âme de mes lecteurs, mais il faut bien constater, cependant, aujourd'hui que le péril est écarté, les inquiétudes légitimes qui ne s'inspiraient pas seulement des intérêts particuliers mais aussi de l'intérêt général et de l'avenir de notre pays.

La décoration de la Légion d'honneur décernée à l'explorateur Henri d'Orléans par le gouvernement de la République, — et, dit-on, sollicitée par le prince — est véritablement un signe des temps : l'intransigence est passée de mode; par crainte de se montrer ridicule, rétrograde et « vieux jeu » des gens d'éducation parfaite et de nom illustre ne craignent pas de fréquenter en des milieux équivoques; ils mettent de la coquetterie à s'incliner devant leurs persécuteurs et traitent de fanatique quiconque n'approuve pas cette conduite. C'est un louable besoin d'activité intelligente qui a déterminé le prince Henri d'Orléans à se faire une carrière de « l'exploration », mais il aurait dû se contenter des satisfactions morales qu'il en a recueillies, des félicitations des savants et des géographes, sans aller demander

l'accolade de Marianne — pas fâchée de se faire embrasser par un prince jeune et vigoureux — et sans solliciter une distinction qui, depuis l'usage qu'en a fait M. Wilson, a quelque peu perdu son prestige.

Il ne faudrait cependant pas trop plaisanter M. Wilson, dont la Chambre vient de valider l'élection. Les procédés essentiellement modernes qu'il a introduits dans le maniement des affaires publiques, sa façon très pratique d'exploiter le suffrage universel, qu'on lui a si fort reprochée naguères, sont devenus aujourd'hui d'un usage si général, que ce serait faire acte d'une ridicule prudence de les désapprouver. Pourquoi, d'ailleurs, la Chambre viendrait-elle jouer ici le rôle de M. Robert intervenant dans la querelle de Martine et de Sganarelle : « Et s'il me plaît d'être battue », répond Martine. « Et s'il me plaît d'être corrompu », répond l'électeur de M. Wilson. Tout le monde est content à Loches, personne ne se plaint; M. Wilson a volontiers donné son argent, les électeurs l'ont accepté avec non moins de plaisir : ils ont scrupuleusement voté pour lui; ces braves gens doivent avoir la conscience parfaitement tranquille et si on eût cassé l'élection ils auraient encore acclamé leur bienfaiteur.



Le *Thermidor*, de Victorien Sardou, domine de toute la hauteur de son succès le mois théâtral. La police ayant changé d'opinion sur la pièce et ayant considéré comme anodine une œuvre qui lui semblait il y a deux ans subversive et capable de troubler la paix publique, tout s'est passé, au dehors du moins, dans le calme le plus parfait. Dans la salle, le succès a été complet. Les rigoristes du théâtre reprochent à Sardou de ne point avoir fait une pièce et d'avoir seulement montré au public une succession de tableaux : Si Sardou avait voulu composer une œuvre purement dramatique sur *Thermidor*, rien ne lui était plus facile, il connaît assez bien son métier pour cela. Il a préféré, au moyen d'une documentation impeccable, animée par son incomparable génie de metteur en scène, rendre saisissable au public une des périodes les plus sanginairement pittoresques de notre histoire. La direction de la Porte-Saint-Martin sera certainement récompensée des énormes sacrifices qu'elle a risqués pour monter cette pièce, où Coquelin se montre un incomparable artiste, apte à s'identifier à tous les personnages : hier Duguèsclin, aujourd'hui Labussière.

Le Gymnase d'aujourd'hui n'a plus qu'une bien vague ressemblance avec l'ancien théâtre de Madame. L'aimable répertoire de Scribe, avec ses amusants imbroglios et son style négligé, se perd dans des lointains fabuleux; bien loin aussi les belles représentations d'Emile Augier, d'Alexandre Dumas fils, d'Octave Feuillet. Après avoir été l'émule souvent heureux, de la Comédie-Française, voici le Gymnase qui vient faire concurrence au Vaudeville et au Palais-Royal. On ne peut guère le reprocher aux directeurs qui, menant une entreprise commerciale, sont bien en droit de rechercher le succès fructueux là où ils espèrent le rencontrer. Le *Disparu*, de M. Gandillot, est une pièce bouffonne, mais qui, par la carrure avec laquelle sont découpés certains personnages, confine à la haute comédie; tel le rôle de l'huissier Rabuté à la fois ridicule, lascif et féroce, admirablement rempli par Dailly, comique énorme.

La reprise de l'*Orphée*, de Gluck, a été un triomphe de plus pour l'incomparable chanteuse qu'est Mademoiselle Delna. Ça été aussi une profonde satisfaction pour les amateurs de haute musique. Il est indispensable que ce public, pour son éducation, soit mis à même de connaître de pareilles œuvres; il y trouve la genèse des opéras wagnériens, l'origine et la réalisation, par les procédés les plus simples, de toutes les théories dont se réclame la nouvelle école et qu'elle ne peut appliquer que par une énorme et accablante complication de moyens. L'exécution d'*Orphée* a été excellente à l'Opéra-Comique, mais n'était-ce pas plutôt le devoir de l'Opéra de reprendre cette grande œuvre?

Je ne quitterai pas les théâtres, sans mentionner la très ingénieuse entreprise de Madame Samary, qui vient de créer le *Théâtre Blanc*. Après tous les théâtres « à côté » plus ou moins malpropres, incohérents ou délirants, celui-ci arrive à point, avec son titre aimable qui nous montre que, à l'instar des bals de même couleur, il est destiné aux demoiselles. Sans doute les jeunes filles d'aujourd'hui, même celles qui sont le plus correctement élevées, sont autorisées à entendre des choses qui eussent fait rougir leurs mères; néanmoins, il est des bornes, même à l'éducation la plus libérale. Parfois, aussi, certains spectacles sont ainsi composés qu'une pièce convenable pour les jeunes filles est accompagnée d'une autre pièce qu'elles ne sauraient entendre. Que faire alors? S'en aller pudiquement lorsque commence la pièce défendue? C'est bien ennuyeux et presque ridicule, et l'on préfère se priver complètement du théâtre. L'entreprise de Madame Samary comble une lacune et nous souhaitons vivement le succès de son œuvre. Mais est-il indiscret de lui demander si les messieurs seront admis à ces représentations ou bien si l'entrée





de la salle des Champs-Élysées leur sera aussi sévèrement interdite que celle du compartiment des dames seules ?

Les cafés-concerts ont renouvelé la plupart de leurs « numéros » ; les Folies-Bergère, notamment, nous ont exhibé, entre autres nouveautés, une troupe de gymnastes italiens, les Floran's, qui ont donné à leurs exercices un tour assez original ; ils opèrent en habit noir et parmi eux circule une belle femme, très élégante en sa correcte toilette de bal : jupe-cloche, manches ballon, éventail en plume d'autruche ; ce qui ne l'empêche pas de se mêler à leurs jeux et de supporter vaillamment le poids de la pyramide humaine. Je citerai aussi la Lona Barrison, qui, avec sa frimousse chiffonnée et son corps de gamine, vient, fougueuse sur un cheval tranquille, débiter ses chansons anglaises, aigrettes comme les tartes nationales aux goose-berrie's.

La musique a été fort à la mode, cet hiver, dans les milieux élégants ; pour beaucoup de mondains c'est simplement un sport que l'on pratique parce que le bon ton vous y oblige.

Mais il faut bien reconnaître que parmi les amateurs, se rencontrent souvent de véritables artistes.



Pour ceux qui estiment que plus on occupe un rang élevé dans la société soit par sa fortune, soit par son nom, plus on doit s'efforcer de s'en rendre digne, c'est une satisfaction de voir les hommes et les femmes du monde faire œuvre d'intellectuels, s'initier aux chefs-d'œuvre et essayer de les pénétrer et de les interpréter.

Il est d'ailleurs, aujourd'hui, indispensable de posséder une éducation musicale élevée pour pouvoir écouter avec fruit les œuvres de la nouvelle école. La polyphonie règne partout ; pour percevoir dans les opéras wagnériens autre chose qu'un tapage assourdissant entrecoupé de vagues murmures, il faut que l'oreille sache démêler les parties, découvrir les leitmotifs dissimulés sous des broderies et des contrepoints ; il faut encore être capable de lire dans la partition tout ce travail prodigieusement compliqué. Et pour cela il faut travailler, suivre des cours, prendre des professeurs, s'exercer aux ensembles ; c'est ce que font nos belles dames : continuez mesdames, vous n'en serez que plus jolies et plus aimées, car vous aurez une flamme de plus dans le regard, une émotion de plus dans la voix, et vous pourrez causer d'autre chose que de vos toilettes et des petits potins de votre monde.

LUTÉCIUS.

Les Livres

Et la maison Plon, Nourrit et Co « mémoirait » toujours ! Il ne faut pas s'en plaindre d'ailleurs. Ces innombrables tableaux, qui nous donnent l'impression d'un passé vivant, nous éclairent souvent sur le présent et nous font préjuger de l'avenir, et les esprits réfléchis savent y trouver autre chose qu'un délassement anecdotique.

Le III^e volume du *Journal du Maréchal de Castellane* comprend tout le règne de Louis-Philippe. La conquête de l'Algérie, le mouvement romantique, les luttes parlementaires de Guizot et de M. Thiers, les plaisirs de cette époque heureuse que n'assombrissait pas la lutte pour la vie, sont notés avec une précision, un esprit, une netteté de touche qui font de ce volume un précieux document.

M. Join-Lambert a découvert à la Bibliothèque nationale les éléments du volume qu'il vient de publier chez Plon et Nourrit sous le titre de *Le Mariage de Madame Roland*. Ce sont les lettres que, avant son mariage, Marie-Jeanne Phlipon écrivait à son futur mari, Roland de la Plâtrière, inspecteur des manufactures à Lyon. La partie la plus intéressante du livre est, sans contredit, l'introduction très développée qu'a écrite M. Join-Lambert, intéressante surtout en ce que, dans ces quatre-vingts pages, l'auteur ne parvient pas à nous tracer un portrait net de Madame Roland, caractère complexe, femme dénuée de féminisme, bourgeoise aspirant au lyrisme. Les lettres elles-mêmes n'en révèlent guères davantage : ce sont des échauffements factices, des enivrements à froid, des flammes de passion vite éteintes par de sages raisonnements, le tout assaisonné de sentiment à la J.-J. Rousseau. Madame Roland est restée une énigme, elle a encore des adorateurs et des ennemis : ils liront ce livre avec intérêt.

Une curieuse figure nous est révélée par les *Mémoires du général comte de Saint-Chamans* ; noble par sa naissance et ses préjugés, toujours fidèle à son roi, possédant les charmes, les impertinences et la bravoure de sa caste, il sert consciencieusement et courageusement Napoléon I^{er}, qui, d'ailleurs, en raison sans doute de ses opinions, lui témoigne une singulière faveur. De cette faveur, Saint-Chamans, ne songe pas à déduire l'obligation d'une reconnaissance quelconque et, le lendemain même de la première entrée des Alliés à Paris, il court chez le général Dupont, au ministère de la guerre, mettre son épée au service du Roi, ce qui ne lui réussit guères.

Particulièrement protégé par le maréchal Soult, dont il était resté l'aide de camp, le général de Saint-Chamans prit sa retraite en 1831. Il était entré au service en octobre 1801, et mourut en 1848.

Le musicien allemand Reichard vint passer en 1802-1803 *Un hiver à Paris, sous le Consulat*. M. Laquante nous donne la traduction des lettres et des notes écrites pendant ce séjour. On n'y trouve guères de grands aperçus, mais on y rencontre nombre de détails, minutieusement observés sur la société mondaine de cette époque de transition ; beaucoup de renseignements aussi sur le mouvement théâtral. C'est encore là un document d'importance.

Bien qu'il soit édité par cette même maison Plon et Nourrit, le volume de M. Huon de Penanster : *Une conspiration en l'an XI et en l'an XII*, ne porte pas ce qu'on appelle l'auguste cachet de la vérité. Ce ne sont point des mémoires mais bien plutôt un pamphlet, où l'on voit reparaître un antique virus de royaliste attardé. L'effort de l'auteur s'applique à démontrer que toutes les soi-disant conspirations royalistes, sous le Consulat et l'Empire, ont été l'œuvre de la police. On voit Bonaparte et Fouché travaillant ensemble à créer des complots, à inventer des criminels qui s'appellent Georges Cadoudal, Moreau et Pichegru. Le duc d'Enghien a aussi son chapitre.

M. Huon de Penanster affirme qu'il s'est documenté d'après les papiers des Archives nationales. Mais chacun sait bien que, des rapports de police, on peut tirer toutes les déductions, comme les statisticiens peuvent le faire avec les documents financiers. La police impériale a plus d'une fois tendu des pièges à la conspiration royaliste ; elle l'a fait parce qu'elle savait bien que l'ennemi était de ce côté. Les procédés n'étaient assurément pas corrects et se ressemblaient du voisinage de l'époque révolutionnaire. Mais c'était une poursuite, une chasse, et l'adversaire royaliste, non plus, n'a pas épargné les ruses ni les défauts pour tromper son ennemi. Il n'a pas hésité, non plus à inspirer la coalition de l'Europe contre la révolution symbolisée par Napoléon. Waterloo et l'entrée des alliés à Paris ont prouvé que « Bonaparte et Fouché » comme dit M. Huon de Penanster, ne s'étaient pas trompés sur le compte des royalistes. Il me semble, d'ail-

leurs, que la Terreur blanche, les exploits de Trestaillon et les massacres du Midi devaient avoir liquidé depuis longtemps cette question et mis fin à des récriminations désormais oiseuses. Nous avons en ce moment, d'autres chats à fouetter !

La haute situation administrative qu'occupe aujourd'hui M. Henry Roujon ne lui a pas fait oublier qu'il fut naguères un fin lettré, un écrivain délicat et un ingénieux chercheur dans le domaine de la pensée. *Miremonde* qui parut naguères dans cette *Revue des Lettres et des Arts* qu'on appelait « la belle Revue », c'est une exquise variation sur le thème de Don Juan ; Don Juan vieilli qui se retrouve en face de son passé d'amour. Ce coquet volume illustré par M. G. Mendez et publié dans la collection Ollendorf, est précédé d'une préface d'Alexandre Dumas, dernière œuvre du maître et qui est, à elle seule, un roman.

Même lorsqu'il peint les passions et les faiblesses des mondains et leur vie tapageuse, M. André Theuriot conserve toujours la note sentimentale et attendrie. Il écrit, dirait-on, dans le mode mineur, avec des modulations douces qui vous émeuvent sans vous ébranler. Dans *Fleur de Nice* qu'il vient de publier chez Paul Ollendorf, l'auteur conte l'histoire d'un amour tendrement et ingénument coupable, et y peint l'influence dissolvante de la société cosmopolite sur l'âme provinciale.

Sous ce titre : *En Province*, M. René Bazin a réuni en un volume, édité par Calmann-Lévy, une série d'études, croquis très poussés, tableaux de genre recueillis çà et là, au Nord et au Midi, à travers la France. M. René Bazin est un « amant de la nature », il sait peindre admirablement l'âme des paysages et des vieux logis, aussi bien que celle des êtres qui la peuplent. Il excelle surtout à rendre les vastes horizons, ces pays qui semblent des solitudes ou de vagues espaces à ceux qui ne savent pas voir. Ses descriptions de la vallée de la Loire et des Landes sont, en ce genre, des modèles.

M. H. Thirria vient de nous donner, par l'intermédiaire de la librairie Plon et Nourrit, le second volume de son *Histoire de Napoléon III*. Elle va de 1848 à 1851 et nous montre la lutte entre l'Assemblée des représentants soutenue par la presse parisienne presque tout entière et le prince acclamé par l'immense majorité de la nation.

Ce livre n'est pas une œuvre de polémique ni de parti : l'auteur, appuyé sur les documents les plus solides, reconstitue l'état d'âme de la France à cette époque. Il rétablit la vérité historique sur cette époque, vérité sciemment faussée par les pamphlétaires. C'est une œuvre considérable pleine d'enseignements autant qu'évocatrice de rapprochements avec la situation présente.

M. Eugène Delard nous vient du Quercy, précédé par Léon Cladel, Emile Pouillon et quelques autres. Nous nous retrouvons donc avec lui dans un milieu qui commence à nous être familier. *Belicerte* — nom du château où se passe l'action — c'est « Mademoiselle de la Seiglière » ou « Le roman d'un jeune homme pauvre », c'est-à-dire la forme initiale dans laquelle s'épanchent les jeunes auteurs venus de la campagne et qui ont abandonné la terre pour les belles-lettres. Leurs héros, fils de paysans, râbles et audacieux, conquièrent, généralement, le cœur des frères jeunes filles de la noblesse, au grand désespoir de leurs parents. On ne voit plus, aujourd'hui, les rois épouser des bergères, ce sont les bergers qui épousent les princesses.

Le public, qui a tant d'occasions de s'ennuyer, doit vouer une profonde reconnaissance aux écrivains restés gais malgré l'assombrissement du temps ; leur humour, leur ironie bouffonne, les cocasseries de leur langue, leur verve caricaturesque qui cingle les grotesques du jour, sans les faire saigner, leur mériteraient des statues : ce bronze et ce marbre seraient ainsi beaucoup mieux employés qu'à perpétuer les traits d'économistes et de politiciens.

Les Romains ne consacrèrent-ils pas à une petite danseuse morte au lendemain de son apparition, un monument avec cette inscription : *Saltavit biduo et placuit* « elle dansa deux jours et plut ». Voilà plus de deux jours que Alphonse Allais et Willy réjouissent leurs lecteurs. A défaut de statues, ils recueillent de justes succès de librairie : le premier, avec son volume *On n'est pas des bœufs*, le second, avec son *Année fantaisiste* très drôlement illustrée par Godefroy.

Mentionnons aussi dans le camp des auteurs gais les *Demi-Cabotins*, études sur les cafés-concerts, les cirques et les forains, par d'Esparbès, Maurice Lefèvre, Georges Montorgueil. L'intérêt de ce volume est doublé par les dessins si drôlement humoristiques de Ibels.

MM. Reman et Devauvassin, nous donnent la traduction du *Moulin silencieux*, de H. Sudermann, le romancier réaliste à la mode en Allemagne, auteur de *Heimath* transformé en *Magda* pour le théâtre de la

Renaissance. Nous avons en France plus de cent écrivains qui valent M. Sudermann; l'importation de ce nouveau produit me paraît donc superflue.

Le *Paris-Parisien* que vient d'éditer Paul Ollendorf est un merveilleux « outil » à l'usage des mondains, des étrangers, des gens occupés et des oisifs : ils y trouveront sur Paris, non seulement les renseignements les plus exacts et les plus précis, mais encore une foule d'idées utiles à méditer. Pour organiser une fête, pour ordonner savamment un dîner, pour se tenir au courant des derniers usages et de la dernière mode en toute chose, de même que pour diriger l'éducation d'un jeune homme ou d'une jeune fille, pour guider un étranger à travers les merveilles de la capitale, pour se faire rapidement une opinion sur n'importe quel personnage en vue, il n'y a

pas de minute où ce guide d'un nouveau genre ne soit à consulter. Format, reliure, impression, classification sont fort ingénieusement conçus et c'est vraiment un livre bien fait.

T. G.

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le *Courrier de la Presse*, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. Gallois, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le *Courrier de la Presse* lit six mille journaux par jour.

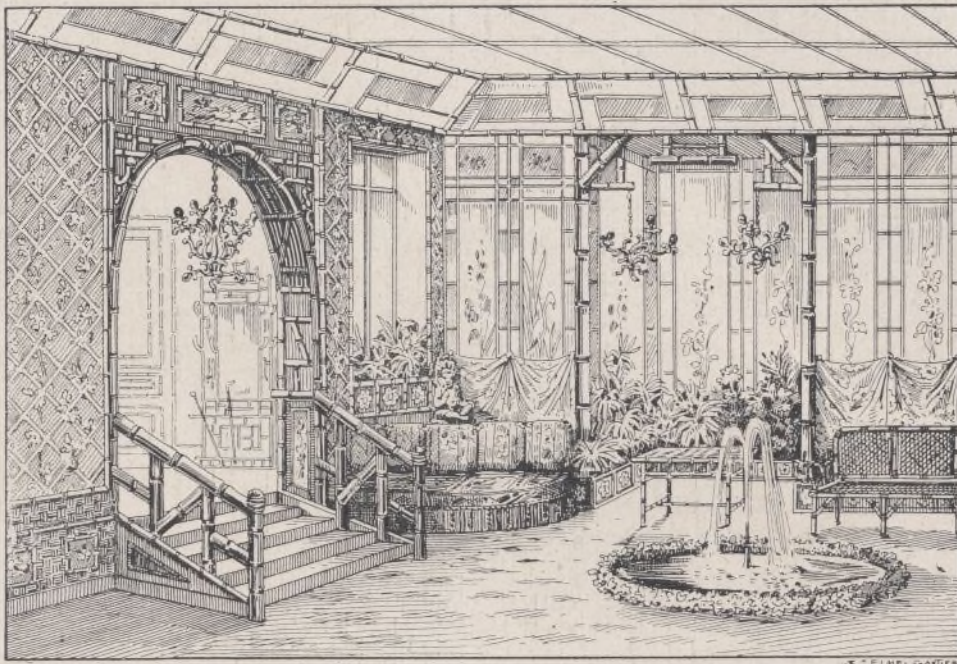
INSTALLATION D'ÉTÉ

La vie à la campagne va bientôt commencer. Il est utile de songer déjà aux installations des châteaux et des villas.

Pour ce genre d'ameublement et de décors une maison se recommande tout particulièrement : c'est la « Maison des Bambous », 33, rue du Quatre-Septembre, maison connue de tous nos lecteurs parisiens et de beaucoup d'étrangers dont elle a mérité la confiance par sa correction en affaires.

Nous publions cette fois un modèle de jardin-véranda, installé par MM. Perret et Vibert, les directeurs de la « Maison des Bambous ». Cette installation, faite tout en bambou et meublée de sièges en rotin souple — spécialité de la maison et qui sont réputés pour leur fraîcheur et leur confort — cette installation, disons-nous, offre pour la vie à la campagne, un abri contre les fortes chaleurs de la journée et constitue un séjour aussi agréable aux yeux qu'il est sain et reposant pour le corps.

La « Maison des Bambous » se charge aussi des installations de chambres à coucher, salles à manger, salons d'été, salles de billard, etc. Elle fournit pour cela des devis et des maquettes à toutes les personnes qui se confieront à ses bons soins.



Jardin-véranda installé par MM. PERRET & VIBERT, « Maison des Bambous »
33, Rue du Quatre-Septembre, Paris.

La Mode Tailleur

PAR HENRI PETIT

Alors que tous les yachtsmen sont en liesse sur les rives enchantées de la Méditerranée, il n'est pas superflu de soumettre à nos lecteurs et lectrices quelques croquis de toilette de bord.



Les deux costumes ci-dessus se font le plus généralement en molleton bleu foncé, comme celui adopté par la marine de l'État, ou encore en « indigo bleu serge ». Le point essentiel pour avoir pleine et entière satisfaction est de s'adresser à une maison spéciale ayant l'habitude de fournir ce genre de vêtement. La moindre imperfection n'est pas possible au point de vue de la coupe, et l'air salin altérant beaucoup les couleurs, il est indispensable de prendre des étoffes

garanties bon teint, et peu de maisons les possèdent. La casquette est assortie au costume; le galon seul, ainsi que le chiffre, peuvent être de fantaisie.

HENRI PETIT, 5, Boulevard Malesherbes.



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve des gerçures, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat; exiger la marque de fabrique et la signature J. Simon, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Services rapides entre PARIS et BARCELONE. — Billets directs.

Enregistrement des bagages. — Trajet rapide en 23 heures 10.

La Compagnie P.-L.-M. a organisé des services rapides permettant d'effectuer le trajet de Paris à Barcelone, et vice versa, via Lyon-Cette, en 23 heures 1/4.

ALLER. — Départ de Paris, les lundis, jeudis et samedis à 9 h. 25 matin; arrivée à Narbonne le lendemain à 1 h. 53 matin, à Perpignan à 3 h. 2 matin et à Barcelone à 8 h. 33 matin.

RETOUR. — Départ de Barcelone les lundis, jeudis et samedis à 6 h. soir, de Perpignan les lundis, jeudis et samedis à minuit 22, de Narbonne à 1 h. 44 matin; arrivée à Paris à 5 h. 54 soir.

Les autres jours de la semaine, les trains de Paris à Barcelone partent de Paris à 9 h. 25 matin et arrivent à Barcelone à 10 h. 20 matin et ceux du retour partent de Barcelone à 1 h. 45 soir pour arriver à Paris à 5 h. 54 soir.

Dans le train partant de Paris à 9 h. 25 matin, composé de voitures de 1^{re} classe à couloir et cabinet de toilette, circule un wagon-restaurant.

Dans le train arrivant à Paris à 5 h. 54 soir circule entre Cette et Paris une voiture directe de 1^{re} classe à couloir et cabinet de toilette.

Ce train prend à Cette les voyageurs de 2^e classe pour Paris.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

J.-É. MILLOCHAU



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1896 by Boussod, Valadon & Co.

LA CUEILLETTE DES LILAS

Ayuntamiento de Madrid



Souvenirs d'Afrique

PAR LE GÉNÉRAL DE DIVISION VICOMTE DE BERNIS

DE CONSTANTINE A SÉTIF

Au mois d'octobre 1854 on était très préoccupé dans la province de Constantine de la situation que des événements récents nous avaient faite à Tougourt et dans les oasis de l'oued Rir'.

Il faut, pour bien s'en rendre compte, remonter à l'année mémorable de 1844, où le général Bugeaud, gouverneur de l'Algérie, vainquit à Isly l'empereur du Maroc et fit occuper Biskra par le duc d'Aumale, qui commandait la province de Constantine.

Cette occupation, qui avait tous les caractères d'une implantation définitive des Français dans cette région saharienne, inquiéta le Sultan de Tougourt, qui jusqu'alors avait semblé se montrer indifférent à notre présence en Algérie.

Ce sultan s'appelait Sidi Abd-er-Rahmann bou Lifa. Il pensa que le mieux pour lui était de se mettre bien avec nous : il envoya à Constantine un cheval de Gada, avec sa soumission, se déclarant humblement notre vassal.

Peut-être faisait-il contre fortune bon cœur. Mais depuis ce moment sa fidélité fut empreinte de franchise et de loyauté, et il ne manqua jamais une occasion de nous donner des preuves d'amitié et de ses bonnes intentions à notre égard.

Le Sultan Abd-er-Rahmann avait un frère plus jeune que lui, que, pour son malheur et pour le malheur de sa famille, il avait négligé de faire étrangler, selon l'usage.

Son nom était Selman. Il faisait publiquement profession d'un profond mépris et de sentiments haineux pour ces mécréants et chiens de Français ; il qualifiait de lâche et de honteuse la conduite de son frère envers la France. C'était de plus un sacrilège, voleur, capable de toutes les mauvaises actions.

Sidi Abd-er-Rahmann, le voyant sourd à toutes ses remontrances, craignant pour ses relations avec la France, craignant pour sa famille, craignant pour lui-même, lui conseilla sévèrement de s'éloigner de Tougourt et de n'y jamais revenir s'il tenait à conserver sa tête sur ses épaules.

Il partit en effet.

Abd-er-Rahmann mourut en 1851, laissant trois enfants mâles et une fille à la mamelle. Avant de mourir, il avait désigné pour son successeur son fils aîné, Ali Srir, et demandé la protection de la France pour sa veuve et ses enfants.

En notifiant la mort du Sultan, sa veuve réclama cette protection. Il lui fut expédié des lettres de condoléances. La France reconnaissait le jeune sultan, Ali Srir, comme chef de Tougourt. Mais on s'en tint là.

Sur ces entrefaites, accompagné de quelques cavaliers, Sel-

man, ayant appris la mort de son frère, arrive à Tougourt, la fureur dans l'âme, avide de vengeance.

Il traverse la ville avec grand bruit, à la stupéfaction générale, va droit à la Kasba, saisit un de ses neveux par les jambes et lui brise la tête contre un mur ; il égorge les deux autres. Puis, donnant un libre cours à sa vengeance, il fait étrangler les gens qu'il savait dévoués à son frère, et clouer à la porte de la Kasba la tête du Scheik Mbark des Ouled Moulet, coupable d'avoir été l'ami et le conseiller d'Abd-er-Rahmann et de n'avoir jamais dissimulé sa sympathie pour la France.

Voilà donc, sous l'empire de la terreur qu'il inspire, Selman, notre ennemi déclaré, l'assassin de tous nos amis, sultan de Tougourt et maître reconnu des oasis de l'oued Rir'.

Le chérif Mohamed ben Abdallah, l'ami du nouveau Sultan, a le libre parcours de ces régions et s'y promène comme dans son empire. De pareils faits ne pouvaient pas être tolérés par la France. Mais si Biskra est déjà loin de la mer, Tougourt est à 220 kilomètres plus loin encore.

Il faut d'abord, pour arriver de Biskra à Merayer, première oasis de l'oued Rir', traverser 110 kilomètres d'un désert de menus graviers et de sable, avec de grands espaces sans eaux ; puis parcourir pendant 100 kilomètres encore, une longue suite d'oasis, dont les villages, environnés de palmiers, sont défendus par des murs d'enceinte presque tous précédés d'un fossé avec de l'eau.

La ville de Tougourt elle-même, qui compte plus de deux mille habitants, est au milieu d'une forêt d'innombrables palmiers. Trois puits artésiens lui fournissent en abondance de l'eau pour tous ses besoins. Elle est défendue par une épaisse muraille continue, avec des tours carrées servant de flanquements, et précédée d'un fossé profond, large de 25 mètres, et toujours rempli d'eau.

C'eût été une folle témérité, une suprême imprudence, de tenter de s'emparer de vive force de ces points.

Il fallait donc ne rien précipiter, savoir observer, attendre, tout en préparant les événements avec patience, persévérance et fermeté : cela fut fait avec une rare intelligence.

Deux hommes, le général de Mac-Mahon, qui commandait la province de Constantine, et le colonel Desvaux, qui commandait la subdivision de Batna, en eurent le principal honneur.

Notre inaction calculée excita l'orgueil de nos ennemis : ils n'y virent que de la faiblesse et de l'impuissance de notre part.

La femme d'Abd-er-Rahmann, qui avait échappé avec sa fille au massacre, devint, de gré ou de force, l'épouse de Selman, l'assassin de ses trois fils, et celui-ci crut pouvoir prendre vis-à-vis de nous une fière attitude.

Mais les choses changèrent bientôt d'aspect. Défense fut faite

aux tribus du Tell et aux caravanes de chameaux, qui ont dans le désert, on le sait, le rôle des navires sur mer, d'apporter dans le sud le moindre grain de blé ou d'orge, sous peine d'être considérées comme d'accord avec nos ennemis et de voir leurs caravanes razzées impitoyablement.

Dans ces régions sahariennes on ne récolte guère en réalité que des dattes ; les autres produits sont en quantité insignifiante. La vie y est bien difficile sans les blés du nord. Du vivant d'Abder-Rahmann, ami de la France, les habitants de l'oued Rir' avaient toute facilité de trafiquer avec les gens du Tell. Ceux-ci leur envoyaient en abondance les grains dont ils avaient besoin.

Selman comprit les conséquences de la défense qui venait d'être faite. Le chérif pouvait bien se promener dans l'oued Rir', mais ses chevaux ne trouveraient pas de quoi vivre ; et l'affection de ses nouveaux sujets ne résisterait pas longtemps aux privations qu'ils allaient subir : C'était presque la famine.

Il en vint à nous faire des avances ; il demanda à être reconnu par la France, nous promettant son dévouement, quitte à nous trahir à la première bonne occasion.

Au mois de novembre 1854, le colonel Desvaux avait obtenu l'autorisation de pénétrer avec des colonnes dans l'oued Rir'. Mais il avait l'ordre de marcher avec une prudence extrême, de ne pas s'engager témérairement, et surtout de ne pas nous mettre dans le cas de faire le siège de Tougourt.

Ces colonnes ont pour objet, était-il dit, de protéger, contre nos ennemis, alliés au chérif Mohamed ben Abdallah, nos alliés sahariens, qui rentrent dans leurs cantonnements d'hiver.

DE SÉTIF A BOU SAÛDA

Peu de jours après notre arrivée à Sétif, le général Maisiat, qui y commandait la subdivision, réunit les chefs de service. Il nous donna connaissance d'un ordre qu'il venait de recevoir, prescrivant la formation à Bou Saâda, d'une colonne destinée à opérer dans le sud de la province.

Parmi les troupes de cavalerie de son commandement, il indiqua comme en devant faire partie, un escadron du 3^e chasseurs d'Afrique et une division du 3^e spahis.

Il ajouta, s'adressant à moi : « Je ne vous ai pas désigné pour marcher avec cette colonne parce que le commandement en revient au chef de bataillon, M. Pein, commandant supérieur du cercle de Bou Saâda, qui a été chargé depuis longtemps d'en étudier et d'en préparer l'organisation et la marche. Vous êtes plus ancien de grade que lui ; je ne puis pas lui enlever le commandement de cette colonne qui vous appartiendrait, à ce titre d'ancienneté de grade, si vous en faisiez partie. »

Je lui répondis aussitôt : « les droits du commandant Pein me paraissent hors de discussion, mais je ne veux pas, pour une revendication inopportune, être privé de l'honneur de marcher avec mes hommes, qui auront à coup sûr des fatigues et des privations à supporter, peut-être aussi à livrer des combats ; j'accepte de faire la colonne sous les ordres du commandant Pein. — C'est bien, » me répondit le général Maisiat.

Après la réunion il me dit : « J'approuve fort ce que vous venez de me dire ; je ne doute pas que le général de Mac-Mahon ne l'approuve aussi. Ainsi vous partirez avec la colonne. »

Je partis le 10 novembre avec le 1^{er} escadron que commandait le capitaine de Bruchard. Cet escadron se composait de 8 officiers, 129 hommes de troupe et 138 chevaux ou mulets. Nous devions rallier à Bou Saâda une division du 3^e spahis et le reste de la colonne.

J'emmenais avec moi le médecin aide-major Baëlen et le capitaine adjudant major Nicolas. Celui-ci, quoique malade, souffrant de la poitrine, voulut aussi m'accompagner. Je cherchai à le dissuader de cette idée ; mais il insista tellement que je l'y autorisai avec la pensée que si son état s'aggravait je pourrais le laisser à l'ambulance de Bordj Bou Aréridj, où nous devions arriver le surlendemain.

Je le vois encore partant enveloppé d'un long burnous brun dont le capuchon, relevé sur sa tête, ne laissait voir que son nez qui était d'une longueur énorme.

Nous avions deux étapes principales à franchir pour arriver dans la région saharienne : Bou Saâda et El Mengoub.

Nous nous mîmes en route munis de deux jours de vivres pour les hommes et pour les chevaux, et aussi chacun emportant un petit fagot de bois pour cette première journée,

sachant que nous ne devions pas en trouver dans notre parcours.

Le bivouac fut établi à Ain Tagrout, auprès d'une source abondante en toute saison, mais dont l'eau est tiède.

Le lendemain, à peine étions-nous en route que la neige commença à tomber par petites giboulées avec des intermittences d'éclaircies ; mais elle augmentait incessamment d'intensité. Au marabout de Sidi Embarak, où nous devions faire la grande halte, nous ne nous arrêtâmes que le temps nécessaire pour être rejoints par le groupe des mulets et former un tout compact. Bientôt les flocons devinrent tellement épais qu'on ne distinguait plus rien à cinq ou six pas, et que nous dûmes nous arrêter pour ne pas nous égarer. Après quelques heures d'attente, le ciel se dégaga et nous pûmes, à travers le pays, quoique recouvert comme d'une immense nappe blanche, reconnaître, par les mouvements de terrain, la direction que nous devions suivre, et arriver à Bordj Bou Aréridj.

De ce point, nous mettons cinq jours pour arriver à Bou Saâda.

Le deuxième jour, après une heure de marche dans un pays pareil à celui de la veille, nous nous trouvons sur un plateau d'où se développe un splendide panorama. A droite, ce sont des villages très pittoresquement groupés, éclairant de leur éblouissante blancheur les flancs gris de la montagne : Dreat est le plus important. Plusieurs marabouts aux dômes arrondis attirent sur lui l'attention et marquent sa suprématie. A gauche, dans une plaine immense, des chotts nous envoient, en feux étincelants, les reflets aux mille couleurs de leurs sels cristallisés.

En face, nous voyons le Djebel Tarf et en avant, sur l'un de ses contreforts taillé à pic à une grande hauteur, un village bâti au bord du précipice et dont la blancheur de neige se détache sur le fond sombre de la montagne : c'est le village de Dahla.

La Léquéna, sortant d'une gorge boisée, coule au pied de cet escarpement et s'en va serpentant dans la vallée pour se jeter dans les chotts.

Nous sommes attirés vers ce point comme par un aimant ; une descente rapide nous y conduit, et en quelques instants, nous nous trouvons au pied de ce rocher, au bord de la rivière, dont les eaux limpides coulent en murmurant sur un lit de petits cailloux plats qui semblent taillés et vernis par un habile lapidaire. Nous nous y établissons au bivouac pour faire notre grande halte, heureux de pouvoir, dans ce site charmant, reposer nos yeux sur de véritables arbres et sur de la verdure.

Bientôt nous vîmes les bords de la colossale falaise se garnir de burnous blancs, puis deux Arabes arriver à nous : c'étaient le scheik et son fils.

Après force salamalecs que son fils répétait consciencieusement mais très respectueusement, en restant toujours un peu en arrière de son père, je pensais bien qu'il fallait en finir, et comme c'était le moment de notre modeste repas, je les engageai à le partager.

Ils acceptèrent ; mais je ne pus pas les décider à s'asseoir.

Ils goûtèrent à tout, en se servant, bien entendu, de leurs doigts en guise de fourchettes, mordant même dans un morceau de savon parfumé qui avait servi à nous laver les mains, trouvèrent le café bon et vidèrent le sucrier dans le capuchon de leurs burnous. Puis ils fumèrent un cigare.

Je dis au scheik mon intention d'aller visiter son Ksour. Il échangea à voix basse quelques mots avec son fils, qui com-





mença alors une conversation avec les Arabes qui se trouvaient sur la montagne.

Nous étions émerveillés de ce genre de correspondance faite par la voix et le geste, à une distance où nous ne distinguons que la silhouette des hommes, sans aucun détail de leurs personnes. Le son de leurs voix ne nous parvenait que comme un bruit presque imperceptible et ils se comprenaient sans hésitation.

Cela nous expliqua la rapidité presque incroyable avec laquelle les nouvelles importantes se répandent quelquefois parmi les Arabes à des distances très considérables. Il est certain que chez ces gens l'ouïe et la vue sont bien plus développés que chez nous.

Nous trouvâmes dans le village une population de quelques centaines d'habitants; mais cette population est chétive, malade et misérable. C'est à peine si nous rencontrâmes, par-ci, par-là, un homme paraissant sain et bien portant.

Plusieurs maisons sont déjà fermées ou abandonnées, veuves de leurs habitants. Sans doute elles le seront toutes dans un temps qui n'est peut-être pas très éloigné.

Le docteur Baëlen m'avait accompagné dans cette excursion. Il fut reconnu à son collet en velours cramoisi comme un médecin français et aussitôt assailli, entraîné par les uns et par les autres. Chacun tenait à lui montrer ses infirmités, et lui demandait des remèdes. Tout docteur qu'il était, il en revint écorché.

De ce village de Dahla, la vue s'étend à d'énormes distances sur trois vallées, qui offrent aux regards de merveilleux panoramas.

Nous fûmes coucher à Dokkara et le lendemain nous plantâmes nos tentes pour la nuit sur les bords de l'oued Chellal.

C'est un important cours d'eau qui descend, ainsi que la plupart de ses nombreux affluents, des versants méridionaux de deux groupes de montagnes très élevées situées au sud de la ville d'Aumale : le Djebel Dira et le Djebel Serka, cotés, le premier, mil huit cent dix mètres, le second, mil cent soixante-huit mètres d'altitude.

Il va, comme tous ceux de cette région, au chott du Hodna. L'eau en est bonne. Nous trouvons sur ses rives du bois et du diss.

La troisième journée depuis Bordj Bou Aréridj, après avoir marché pendant six heures et demie dans la plaine de Faguin, pays insignifiant, sans ressources, n'ayant d'autre eau que celle

des redirs, nous arrivons pour la couchée à l'oued Schel, qui coule des eaux saumâtres, et où l'on ne trouve pour les chevaux qu'un petit arbuste appelé ktaf, au feuillage légèrement salé, qu'ils mangent faute de mieux.

Le jour suivant, nous traversâmes, jusqu'au village d'Eddis, en passant par Aïn Sedra, la belle plaine des Msaâdias. D'incessants mirages nous firent voir d'étranges objets qui, à notre approche, disparaissaient pour être remplacés par d'autres qui disparaissaient à leur tour comme une vapeur fugitive. Nous étions ainsi bercés de déceptions en déceptions. Des brins d'herbe semblaient grands comme des peupliers et formaient des allées et des bois; nous voyions des lacs, des îles, des horizons terminés par des montagnes ou des dunes; des moutons, des chevaux, des Arabes de formes allongées, de taille colossale, des chameaux hauts de trente ou quarante mètres. Ces objets reprenaient leurs dimensions réelles lorsqu'on était au moment de les atteindre. D'autres objets fantastiques remplaçaient ceux-ci pour

disparaître à leur tour.

Au milieu de la plaine se trouve un de ces vastes marais salés, assez nombreux dans l'Algérie. Les Arabes les appellent chotts ou sebkas. Celui-ci est le chott du Hodna, tirant son nom de la région où il se trouve.

Ces bas-fonds vaseux présentent une surface tantôt étincelante de sels cristallisés, tantôt liquide.

Il est dangereux, dans tous les temps, de s'y aventurer sans guide. Ceux du sud de la province de Constantine, allant dans la direction du golfe de Gabès, ont particulièrement une mauvaise réputation.

L'étape avait été courte; mais le temps se passa comme en un songe. Chacun en garda dans ses souvenirs un peu de poésie et force chimères.

Eddis est une petite oasis. C'était la première de palmiers-dattiers que nous rencontrâmes. Nous y trouvâmes de la bonne eau et du diss en abondance pour nos chevaux.

Nous n'étions qu'à huit ou dix kilomètres de Bou Saâda. La direction qui y conduit est au milieu de petites dunes de sable. Ce ne fut qu'une courte promenade: nous fûmes bientôt au milieu des palmiers. C'était le moment de la récolte des dattes. Les Arabes, en nous apercevant, s'approchèrent pour nous offrir des régimes qu'ils venaient de cueillir. Ce fruit, fraîchement cueilli, est bien différent de celui que nous connaissons en France: gros comme une petite prune allongée, il a la peau tendue et est plein d'un suc d'un goût délicieux et très sucré.

DE BOU-SAADA A EL-MENGOUB

Bou Saâda est une ville arabe, un Ksour, de 4,500 âmes, 600 maisons, située à 250 kilomètres de Sétif, au pied des derniers contreforts nord de Djebel Msaad.

Elle touche, vers le nord, aux tribus guerrières du Hodna, des Ouled Madhi et des Ouled Derradj, fières de leurs belles races de chevaux, de leur vieille réputation de bons cavaliers et de leur qualité de douadi (nobles).

Elle confine au sud les Ouled Nails, tribu nombreuse, de mœurs particulières, d'habitudes nomades, et restée jusqu'à ces dernières années en dehors de notre action.

Le marché de Bou Saâda est très important. Son oasis compte plus de 10,000 palmiers et un grand nombre d'arbres fruitiers.

Quoique Bou Saâda soit une de nos oasis les plus septentrionales, ses palmiers ont une belle végétation et atteignent une hauteur de trente mètres.

A l'époque du siège de Zaatcha, un marabout, Ben Chabria, ami de Bou Ziane, s'était déclaré chérif et avait fait de Bou Saâda un centre important pour la guerre sainte déclarée contre nous. On y fabriquait des armes, de la poudre, des munitions. De forts contingents en étaient partis, envoyés à Bou Ziane pour renforcer la défense de Zaatcha.

Jusqu'alors on s'était contenté de faire visiter ce point important par de petites colonnes qui n'y faisaient qu'un séjour temporaire.

La prise et la destruction de Zaatcha, le 26 novembre 1849, ne fut pas seulement un glorieux incident dans les fastes de notre conquête africaine, mais elle marqua la date de notre influence prépondérante et de notre action sur les populations de ces régions qui touchent au grand désert.

Il fut résolu que Bou Saâda serait le chef-lieu d'un cercle nouveau faisant partie de la subdivision de Sétif.

Le colonel de Barral, revenant du siège de Zaatcha avec son

régiment, le 38^e de ligne, y laissa, investi du commandement supérieur du cercle, le capitaine Pein, avec quelques compagnies de son régiment, un peloton de spahis et des vivres.

Le capitaine Pein était un homme petit, maigre, énergique, d'une vigoureuse santé, alerte de corps et d'esprit, et de plus un vrai Spartiate, ne craignant ni la fatigue, ni les privations.

Il prit vite connaissance de la topographie de ce pays et des populations qui l'habitaient, se mit promptement au courant de tout, et donna à chaque chose une impulsion vive et intelligente.

Il avait été nommé chef de bataillon, et commandait encore le cercle de Bou Saâda au moment où nous sommes.

C'est lui qui devait prendre le commandement de la colonne dirigée sur El Mengoub.

Cette colonne se composait de quelques compagnies du 3^e bataillon léger d'Afrique (zéphirs), d'une compagnie de tirailleurs indigènes de Constantine (turcos) : 250 baïonnettes; et du goum de Bou Saâda : d'un escadron du 3^e régiment de chasseurs d'Afrique et d'une division du 3^e régiment de spahis : 170 sabres. J'avais le commandement de cette cavalerie.

La colonne était accompagnée d'un convoi de mulets portant les vivres, et d'un convoi de chameaux portant chacun deux tonnelets toujours pleins d'eau, pour n'être jamais pris au dépourvu en arrivant au bivouac, dans ce pays à surprises.

M. le chef d'escadron du Barail, commandant du cercle de Laghouat, partait de son côté avec quelques compagnies de zéphirs et de turcos et une division du 1^{er} régiment de spahis.

Une troisième colonne dite de Biskra, composée d'un bataillon du 68^e régiment de ligne, quatre escadrons de cavalerie : deux du 3^e spahis et deux du 3^e chasseurs d'Afrique, ainsi que d'une section d'artillerie, avec trois pièces de campagne, était sous le commandement du lieutenant colonel Guérin de Waldersbac.

Ces trois colonnes partaient ainsi pour l'oued Rir¹; mais, de même que celle venant de Bou Saâda, qui avait l'ordre de s'arrêter à El Mengoub, celle de Laghouat devait s'arrêter à El Alia, deux journées sud-ouest de Tougourt, et celle de Biskra à El Bâadj, à une petite journée de Merayer, première oasis de l'oued Rir¹.

Le colonel Desvaux avait la direction générale de l'opération et marchait avec la colonne de Biskra.

La colonne part de Bou Saâda le 17, suit le défilé de l'Aneg, couvert de thuyas, et débouche dans la plaine à Aïn Sommara, où elle établit son bivouac pour la nuit.

Notre étape est de neuf lieues et demie. Nous suivons l'oued Msaad, affluent de l'oued Zentit, et rencontrons Aïn Meleh, source excellente dont les eaux sont abondantes en toute saison.

Bientôt nous apercevons au fond d'une plaine un petit point blanc qui se détache sur le fond grisâtre d'une montagne : c'est Aïn Rich.

Alors nous voyons arriver à tire-d'aile deux corbeaux qui se posent et voltigent sur des rochers, près de la colonne. Deux zéphirs, flairant un bon morceau à mettre dans leur marmite, se détachent pour aller les tirer; mais au moment où ils les visent, ces deux volatiles au noir plumage s'envolent et viennent se poser, l'un sur le képi, l'autre sur le sac des deux chasseurs dont on comprend l'ébahissement.

Mais alors de tous côtés, dans la colonne, on entend répéter : c'est Jacques, c'est Moul Akab (maître noir). On avait reconnu les deux amis de la petite garnison d'Aïn Rich. Leurs yeux perçants avaient vu de loin les nouveaux arrivants, et ils étaient venus à leur rencontre. Ils se mirent à leur faire fête en voltigeant de l'un à l'autre.

Tous ces vieux africains qui passent leur vie au bivouac, dans les camps, les petits postes, au milieu des broussailles, au bord des flaques d'eau ou sur les dunes de sable, leur peau brunie et tannée aux rayons brûlants du soleil, au hâle de

l'air et de toutes les intempéries, dans les moments d'attente et de désœuvrement, éprouvent le besoin de se faire une occupation, de s'attacher à quelque chose.

Les cavaliers ont leurs chevaux, les tringlôts (soldats du train) ont leurs mulets, qu'en route ils appellent ministres, parce que, disent-ils, ils sont chargés des affaires de l'Etat. Mais les fantasmes : zouaves, turcos, zéphirs, qui n'ont pas cette ressource, se prennent souvent d'amitié pour des animaux que le hasard leur a fait rencontrer, quels qu'ils soient : chat, chien, chacal, lézard, gerboise, rat, caméléon, tortue, oiseau, serpent même.

Pendant les routes on voit la bête favorite huchée sur le sac et en augmenter le poids déjà bien lourd.

Quelquefois ces animaux sont attachés à un camp, un poste permanent, y restent quoique les garnisons changent, et sont les amis de tous les soldats qui s'y succèdent.

Ces deux corbeaux s'étaient attachés au poste d'Aïn Rich et vivaient en amis avec tous ceux qui y venaient.

Départ d'Aïn Rich à six heures et demie du matin. La colonne marche pendant deux heures vers l'est-sud-est, dans une plaine légèrement mamelonnée, couverte de diss, de thym et d'autres petits arbustes rabougris. Elle tourne alors brusquement à droite pour entrer dans le défilé de Chegga, qui, prenant naissance en ce point, suit la direction sud-ouest et s'étend au loin.

Après deux heures de marche dans ce défilé, la colonne tourne vers le sud-est et pénètre dans un ravin profond, étroit et difficile. C'est la tête de l'oued Lasfor, qui prend plus loin le nom de Rirana et va à l'oued Djedi.

Nous marchons pendant une heure dans ce ravin entre deux montagnes élevées et couvertes de bois. Nous débouchons alors dans un pays découvert, mais fortement mamelonné, et d'un aspect sauvage, et nous prenons notre direction vers l'est.

Partie à six heures et demie du matin, la colonne suivant la direction sud-sud-est, passe dans un défilé que traverse également l'oued Latrech.

A deux heures nous coupons perpendiculairement l'oued Djedi, puis, par une pente douce et nous dirigeant vers le sud-est, nous arrivons à quatre heures à la tête de l'oued Tréfia.

La colonne doit arriver le lendemain à El Mengoub.

Elle part à six heures un quart du matin, traverse, dans la direction sud-est, un pays découvert, aride, avec des intermittences de sable et de menus graviers. C'est le même terrain que nous trouverons le restant de la journée.

La colonne rencontre d'abord l'oued Dhomba et arrive à dix

heures du matin au pied d'une hauteur de deux à trois cents mètres, qui se prolonge comme un immense gradin allant du nord-est au sud-est. Ses flancs sont creusés de plusieurs cavernes assez spacieuses pour pouvoir abriter des tribus entières.

Sur le bord supérieur de ce plateau, l'on aperçoit quelques tas de pierres en forme de petites pyramides. Leur origine date, sans doute, d'un grand nombre de siècles. Ils sont là pour servir de points de direction aux caravanes. Chaque voyageur en passant y ajoute sa pierre pour en augmenter la hauteur.

Cette précaution est bien utile; car ce plateau qui est immense développe à l'infini ses molles ondulations, sans présenter dans son

espace et sur ses horizons aucun point saillant pouvant marquer une direction.

Ce plateau s'appelle El Djouf. La colonne y fait sa grande halte; il est couvert de chiendent que nos chevaux fauchent à pleines dents.

Mais cette journée fut également pour les hommes une journée de bombance.

Des oiseaux d'une espèce particulière au sud



de l'Algérie et aux contrées qui touchent au Sahara, les gangas, intermédiaires, comme grosseur, entre la caille et la perdrix, parcourent le ciel en bandes immenses; parfois leur multitude voile le soleil. Ils s'abattent incessamment sur un point et sur un autre, fouillent le sol de leurs pattes et de leurs becs et le purgent de tous les éléments d'insectes qui s'y trouvent. Ils sont de très utiles, d'indispensables auxiliaires de l'homme contre les sauterelles, dont les invasions vers le nord sont un fléau périodique. Ils se nourrissent de leurs œufs et en font une prodigieuse consommation (1).

Je m'élançai au galop sur l'une de ces bandes d'oiseaux qui venait de se poser à terre, et, lorsqu'elle s'envola, je lâchai mes deux coups de fusil. Il en tomba une telle quantité que je fus obligé d'appeler à mon aide pour les ramasser tous.

Bientôt nous arrivâmes dans une région remplie de lièvres : il en partait de tous les côtés. Ces malheureuses bêtes en fuyant un cavalier tombaient dans les jambes des fantassins, et les chiens affolés leur donnaient la chasse. Pris de panique, ils ne tardaient pas à tomber forcés, les quatre pattes raides comme des baguettes. Ce fut une véritable hécatombe : fantassins, muletiers, cavaliers, chacun en eut à souhait, sa part.

Nous vîmes plusieurs de ces lièvres se terrer comme des lapins, de même que sur d'autres points nous avons vu des compagnies de perdrix se percher sur des arbres.

Le capitaine adjudant major Nicolas, que nous avons vu partant malade de Sétif et que je pensais laisser à Bordj Bou Arridj, ne s'était pas mal trouvé de son voyage. La tempête de neige que nous avions eue le deuxième jour de notre route, n'avait pas affaibli son désir de marcher avec la colonne. Chaque jour on voyait le capuchon de son burnous plus en arrière; puis son nez tout entier et son visage aussi s'épanouir au grand jour.

En traversant l'oued Djedi, il quitta son burnous, et le lendemain, quand il vit tous ces lièvres courir autour de nous, il n'y tint pas; il lança à fond de train son cheval après l'un d'eux, lui lâcha son coup de pistolet et fit un coup merveilleux : la balle vint labourer les reins de l'animal et l'étendit raide mort. Il se persuada même un instant qu'il recommencerait le coup quand il voudrait. Mais il s'en tint à ce premier succès, et il eut raison.

Nous arrivâmes par une pente très douce, à cinq heures et demie, aux puits d'El Mengoub, c'était après onze jours de marche. Mais grande fut notre déception de les trouver en très mauvais état : ils contenaient pour la plupart, de l'eau corrompue; dans un seul elle était passable, mais en quantité insignifiante en présence de nos besoins. Nous envoyâmes alors des Arabes du goum reconnaître le cours de l'oued Itel, en tête duquel nous nous trouvions. Nous les vîmes bientôt revenir faisant de grands gestes avec les bras, et ils arrivèrent le visage rayonnant : ils avaient trouvé à peu de distance, touchant à l'oued Itel, un redir où l'eau abondait. Nous nous rendîmes sur ce point et y établimes notre bivouac.

Il est à remarquer que depuis notre départ de Bou Saâda jusqu'à notre arrivée à El Mengoub, nous n'avions rencontré aucun Arabe habitant ou en voyage. Il devait en être de même jusqu'à notre arrivée dans l'oued Rir'.

Cela ne veut pas dire que le pays que nous avons traversé fût absolument désert. L'Arabe nomade de ces régions est soupçonneux et méfiant par sa nature. Il craint l'immixtion étrangère dans ses affaires et dans sa famille. Il évite d'attirer l'attention et d'éveiller la curiosité. Mais aperçoit-il un voyageur, il se cache, le suit dans sa marche, épient tous ses mouvements, évitant avec soin de se laisser voir.

Le lendemain de notre arrivée, je visitais les divers campements avec le commandant Pein, lorsqu'un Arabe s'approcha de nous, sortit de dessous son burnous et nous mit sous le nez un jeune lynx qu'il tenait par la peau du cou. Cet animal se mit aussitôt à nous montrer ses griffes et ses dents, en poussant de petits cris et faisant des grimaces de chat en fureur. A cette apparition, nous fîmes instinctivement un pas en arrière.

Quelques instants après, un autre Arabe nous apporta un

(1) Il est notoire que le réseau de fils télégraphiques établi dans nos possessions algériennes cause la destruction d'une quantité innombrable de ces précieux volatiles, qui viennent s'y frapper dans leur vol. D'un autre côté l'intensité des invasions de sauterelles ne semble-t-elle pas augmenter incessamment ?

second lynx. C'était une nichée qu'ils avaient trouvée dans les ravins du lit de l'oued Itel.

Cette intéressante famille de carnassiers avait là une charmante installation que nul ne venait troubler, et à proximité de la région de lièvres que nous avions traversée la veille; bon gîte et garde-manger bien fourni.

Un officier de l'escadron de chasseurs d'Afrique, M. Cibot,



m'apporta de son côté un gros lézard, d'une espèce singulière, qu'il venait de tuer d'un coup de fusil.

Long d'environ trente centimètres, gris de couleur, la tête petite, ses dents sans crochets, formant une table uniforme; ses quatre pattes sont armées de griffes et garnies d'écailles, dont plusieurs, principalement aux membres postérieurs, se terminent par des piquants acérés. La queue semble taillée dans un morceau de corne et constitue les deux cinquièmes de la longueur totale de son corps. Elle est aplatie, large à la base, et présente seize à dix-sept anneaux, diminuant successivement de dimension pour se terminer en pointe. Chacun de ces anneaux est garni d'un grand nombre de piquants très aigus. Cet animal paraît du reste assez inoffensif et doit se nourrir d'insectes.

Les Arabes l'appellent le lézard des palmiers. Je ne l'ai, en effet, jamais vu que dans le pays des palmiers où les dates mûrissent (1).

J'installai les deux lynx dans une vieille caisse à conserves et dont un des côtés ouverts fut garni de lattes, et je les gardai avec moi. On venait souvent les voir et ils se familiarisèrent bien vite, au point de se laisser caresser par tout le monde.

Le lynx est un très joli animal de la race féline; il parvient à la taille d'un chien de grandeur moyenne. Son pelage est fauve, couleur de celui des lions; ses oreilles sont droites, noires, terminées par un pinceau de poils redressés, également noirs.

La puissance des yeux du lynx est proverbiale; on a été jusqu'à dire qu'ils voyaient à travers une muraille : je le crois, à la condition que la muraille ait des fissures. Mais j'avais une tente en toile doublée intérieurement d'une légère étoffe de laine : mes lynx regardaient à travers cette double étoffe, et semblaient voir ce qui était de l'autre côté. Le jour, calmes et presque somnolents, ils restaient couchés comme des chats, sous ma tente; mais au moment où la nuit venait, leur agitation commençait : ils poussaient de petits cris et marquaient un désir très prononcé de s'échapper pour aller courir dans la plaine.

Ces animaux étaient devenus très populaires dans la colonne : c'était à qui leur apporterait quelques friandises. Un jour, le

(1) Je n'avais pas obtenu des diverses personnes qui me paraissaient compétentes et auxquelles je m'étais adressé, des indications sur son véritable nom. Le hasard me fit trouver l'un de ses pareils au musée de Boulogne-sur-Mer, dans une tournée d'inspection, au mois d'avril 1878. Il est ainsi désigné : Fouette-queue sinipède, *Uromastyx sinipes*. J'en ai conservé la peau avec de la poudre d'alun et je l'ai fait empailler.



maréchal ferrant de l'escadron leur apporta de petits morceaux de cervelle dans le creux de sa main. Je lui dis : « Jetez-leur cela. Si vous le leur donnez ainsi dans la main, vous vous ferez mordre. — Ça me connaît, » me répondit-il, et il fit à sa guise. Mal lui en prit ; car, après avoir fini ce qui était à manger, ils se mirent à mordre dans ses chairs.

Il est certain que la vue de la nourriture surexcite ces animaux au point de les rendre comme fous.

Mes lynx périrent tous les deux après quelques semaines de captivité. Je ne pus même, malgré l'emploi de la poudre d'alun, conserver leurs peaux.

Nos instructions nous prescrivaient de rester sur place à El Mengoub et d'y attendre des ordres.

Nous étions là comme au centre d'un cercle immense, avec un horizon absolument uniforme, sans aucun point qui se distinguât d'un autre. Vastes plaines nues où rien ne vient entraver la marche, où l'on se sent attiré comme vers le vide et l'inconnu ; mais fatales à l'imprudent qui s'y laisse entraîner sans guide.

Après avoir marché pendant quelques instants, il se retourne et ne voit plus ses compagnons qu'un pli de terrain, dont il ne s'est pas même aperçu, dérobe à sa vue. Il part alors au galop pour aller les retrouver ; un autre pli de terrain les cache encore, alors il oublie sa direction qu'aucun point de repère ne vient lui rappeler. Tout désorienté, il commence par perdre la tête, galope à l'aventure d'un côté, de l'autre, interrogeant vainement l'horizon. A l'inquiétude, à l'agitation qui s'emparent de lui, succèdent le trouble, le désespoir et la folie. Une mort lente, épouvantable et certaine sera son sort, si quelques Arabes, habitués à ces régions comme les marins le sont à la mer, ne viennent le rechercher et le sauver. Combien des nôtres, à nos débuts dans ces plaines désertes, entraînés, ignorant le danger auquel ils s'exposaient, ont péri ainsi misérablement !

Le mirage, presque journalier dans ces lieux, seul venait en troubler la monotonie par ses décevantes illusions.

Nos boussoles nous indiquaient la direction de l'oued Rir' et de Tougourt, objet de toutes nos pensées et de nos préoccupations. Nous en avions étudié les plans et vu les dessins. Nos regards incessamment se portaient de ce côté ; éblouis par le mirage, nous nous imaginions voir cette ville encadrée dans sa forêt de palmiers, toute ronde, avec ses murs baignant leurs pieds dans l'eau de ses larges fossés, et ses minarets ébréchés par les canons des anciens beys de Constantine, mais restée toujours invincible.

Ces illusions ne faisaient que surexciter notre impatience : elle allait grandissant, mais la réalité nous échappait toujours.

Quelques hommes apparaissaient-ils venant à nous : déception ! Ils rapportaient des herbes qu'ils avaient été chercher pour leurs chevaux ou du bois pour leur cuisine.

Les courriers qu'on nous envoyait étaient d'une désespérante monotonie et ne nous laissaient pas entrevoir une bonne chance.

D'EL MENGOUË A TOUGOURT

Nous étions au 1^{er} décembre, depuis dix jours stationnés à la tête de l'oued Itel, impatients de nouvelles que nous attendions chaque jour et qui n'arrivaient pas, lorsque, dans la matinée, nous vîmes poindre à l'horizon un burnous blanc qu'un cheval à une allure rapide amenait vers nous.

C'était un Arabe qui portait au commandant Pein un pli du colonel Desvaux. Il nous prescrivait de partir en toute hâte et de nous porter aussi rapidement que possible sur Merayer, première oasis de l'oued Rir'. Lui-même allait la dépasser de trois lieues, et attendrait notre arrivée pour continuer sa marche en avant.

Partout aussitôt les ordres sont transmis, et les dispositions vite prises. La joie et l'animation ont succédé aux ennuis de l'attente ; chacun de laisser un libre cours à son imagination, de

rêver parcoures et combats dans les oasis inconnues et jusque dans le grand Sahara.

Pour le moment c'était une longue marche forcée que nous devions faire, à travers un pays de sables arides ou de chotts fangeux, sans eau potable, ne devant compter, pour abreuver les hommes et les animaux, que sur l'eau, en quantité fort restreinte, que peuvent emporter nos chameaux.

L'infanterie prend son repas du matin, et part de suite. Les hommes désignés pour aller aux distributions, faire la soupe en arrivant à la couchée, et qui devront veiller pendant que leurs camarades dormiront, ont besoin de ménager leurs forces ; ils feront la route sur les cacolets libres et sur les mulets du convoi, débarrassés de leurs charges par la consommation des vivres qu'ils portaient. On allège le fantassin autant que les ressources de la colonne peuvent le permettre.

Les chameaux, chargés de leurs deux barillets bien remplis d'eau, partent en même temps, avec le restant du convoi.

Mais il faudra ménager l'eau, et les chevaux en font une grande consommation. Les cavaliers, en conséquence, ne partiront qu'à trois heures, lorsque la chaleur du jour commence à devenir moins forte. Les chevaux, à ce moment, auront bien mangé, se seront abreuvés copieusement aux redirs de notre bivouac, et n'auront pas besoin, pour cette journée, de toucher à nos réserves.

Les cavaliers remplissent bien leurs gourdes en peau de bouc. Ils emportent également des trousses d'herbes et des petits paquets de bois, étant prévenus qu'ils n'en trouveront pas.

Les gouds sont répartis en avant et en arrière des colonnes. Nous nous arrêtons à dix heures du soir. On fait une distribution d'eau aux hommes seulement, et les cuisiniers préparent la soupe.

Le lendemain la colonne partira de très bon matin, les hommes après avoir mangé la soupe conserveront un morceau de viande pour la grande halte où ils feront le café. Aucune distribution d'eau ne sera faite le matin pour les chevaux. A la grande halte, qui aura lieu pendant le moment de la plus forte chaleur, on leur humectera le palais avec une gamelle d'eau et ils attendront pour s'abreuver jusqu'à l'arrivée au bivouac de la nuit.

C'est ainsi que notre colonne, partie le 1^{er} à trois heures de l'après-midi, arriva à Merayer le 3 à cinq heures du soir, ayant fait en cinquante heures plus de trente-deux lieues dans un terrain difficile, et dans les conditions les plus défavorables, sans laisser en arrière ni un homme ni un cheval, mais tous se trouvant en bonnes dispositions morale et physique pour agir énergiquement et combattre, s'il en était besoin.

Cependant de graves événements venaient de s'accomplir qui nous avaient ouvert les portes de Tougourt et nous donnaient un libre parcours dans les oasis de l'oued Rir'.

Le colonel Desvaux, bien renseigné, savait que les Rouaras souffraient de la faim, par suite de la défense qu'il avait faite d'introduire chez eux des grains de nos possessions, et qu'ils n'éprouvaient aucune sympathie pour Selman, dont la conduite à notre égard avait motivé cette défense. Mais il savait aussi que, si on ne les trouvait pas hostiles, il ne fallait pas compter sur leur concours pour nous aider à le renverser.

Parti le 16 avec la colonne de Biskra, il avait, dès son arrivée à El Bâadj, formé une forte avant-garde composée des gouds appuyés d'une compagnie de tirailleurs indigènes de Constantine (capitaine Vindrios) et d'un escadron du 3^e spahis (capitaine de Courtivron).

Il en confia le commandement à M. Marmier, chef d'escadrons de spahis et chef du bureau arabe de Batna, lui prescrivant de pénétrer dans l'oued Rir', d'y avancer avec circonspection, en marquant à ses habitants de la sympathie et ne leur faisant entendre que des paroles amicales. Il devait, du reste, agir suivant les circonstances qui surgiraient, mais éviter toute démonstration ou tentative sur Tougourt, dont on voulait absolument ne pas avoir à faire le siège.

Selman, de son côté, devant nos préparatifs, n'était pas resté inactif et avait fait appel à son ami le chérif Abd-er-Rhamann.

Il existe vers la frontière tunisienne, à trois journées de Tougourt, une confédération de Ksours très importante, comprenant huit villes ou villages : Le Souf est son nom. Région mystérieuse, pays d'un difficile accès, défendu par une épaisse ceinture de dunes très élevées de sable que le moindre vent transforme en brume et en tourbillons opaques. Ses habitants sont intelligents, travailleurs, et vont un peu partout trafiquer de leurs produits et de leurs industries diverses. Beaucoup venaient chez nous ; mais ils vivaient indépendants, le gouverneur les trouvant trop loin et peut-être aussi trop abrités pour s'occuper d'eux.

C'est au milieu de cette population que se transporta le

chérif. Il réussit à la fanatiser et en obtint un contingent de 1.500 fusils et un convoi de beaux chameaux et méharas, portant force vivres et munitions.

Le commandant Marmier, qui avait traversé l'oued Rir' et était arrivé le 26 à Megarin, l'une de ses oasis à quelques lieues au nord de Tougourt, ayant eu vent de ce qui se passait de ce côté, se dirigea le 28 sur Taïbet pour couper les communications entre le Souf et Tougourt.

Mais apprenant que le chérif a déjà réuni ses contingents à ceux du sultan, trouvant sa colonne mal engagée et en mauvaise situation dans les dunes de sable qui entourent cette oasis, il rétrograda presque aussitôt sur Mégarin.

L'ennemi, enhardi par ce mouvement de retraite, précipita sa marche pour venir l'attaquer.

Dès le lendemain matin, ses cavaliers menacent nos avant-postes. L'action s'engage avec les goums ; mais ceux-ci faiblissent et se replient sur le camp. Un peloton de spahis est lancé en avant pour les soutenir ; le sous-lieutenant Amar Ben Abdallah, qui le commande, a son cheval tué sous lui, et ses spahis ne parviennent pas à arrêter les cavaliers ennemis.

C'est alors que le capitaine de Courtivron entraîna le reste de son escadron à la charge, et le fit avec une telle vigueur que, refoulés et culbutés, cavaliers et fantassins ennemis furent bientôt pêle-mêle. Sabrés par les spahis, décimés par le feu bien dirigé des tirailleurs du capitaine Vindrios, ils ne tardent pas à s'enfuir dans toutes les directions. Beaucoup d'entre eux, soit pour y continuer le combat, soit pour échapper à la poursuite, se réfugient dans l'oasis. Mais les tirailleurs ont bientôt de leur côté escaladé les murs des jardins ; des spahis ont mis pied à terre et les poursuivent. Tout ce qu'ils rencontrent est passé par les armes.

Ce combat de Mégarin avait coûté à l'ennemi plus de cinq cents morts. On lui prit cinq drapeaux, et l'on ramassa un millier de fusils. Nous avons eu onze tués et cinquante-cinq blessés.

C'est à la nouvelle de ce combat, dont on ignorait encore les conséquences, que le colonel Desvaux nous avait envoyé l'ordre d'arriver en toute hâte, pour appuyer son mouvement en avant.

Le chérif disparut, et l'on ne put jamais savoir la direction qu'il avait prise.

Les Souafas traversèrent leurs dunes et rentrèrent chez eux.

Quant à Selman, il revint à Tougourt, au galop le plus rapide de son cheval, essoufflé lui aussi par l'émotion, l'œil hagard, la bouche béante, ouverte tellement grande qu'on aurait pu y mettre

un burnous, disaient dans leur style hyperbolique les Arabes qui l'avaient vu passer rentrant dans la ville.

Il s'enferma au fond de sa kasbah dont il barricada les portes, et profita de la nuit pour escalader le mur d'enceinte, se glisser dans le fossé et gagner la plaine, déguisé sous des hail- lons.

Tougourt, qui a dans son enceinte trois bons puits artésiens, regorgeait de vivres et de munitions : Selman n'avait qu'à y rester enfermé et nous y attendre. Il avait à nous opposer, tant dans ses murs que dans les palmiers qui les entourent, trois mille hommes bien armés.

Mais le chérif qui avait failli être pris au siège de Laghouat, n'était pas encore remis de la frayeur qu'il en avait eue. Rien ne put le décider à le mettre dans le cas de risquer de nouveau une pareille aventure en s'enfermant dans Tougourt. Il disparut et nous en fûmes débarrassés pour toujours.

Merayer ou Mr'eir est la première oasis de l'oued Rir' que l'on rencontre en venant du nord. Elle avoisine le chott Melrir, qui constitue, avec une succession de chotts salés plus ou moins grands, un immense bassin dont le niveau est de 50 à 85 mètres au-dessous de celui de la mer. Le plus oriental de ces chotts est très vaste ; de nombreuses oasis en émergent, et il se continue jusque vers le golfe de Gabès, dont il reste séparé par un cordon littoral de collines de sable de 70 kilomètres d'épaisseur.

Ces localités ont été, depuis l'époque qui nous occupe, l'objet de savantes études de la part de M. Roudaire, officier de l'ancien corps de l'état-major, qui conçut l'idée d'y créer une mer intérieure.

Cette idée était grandiose et séduisit bien des personnes. Plusieurs la prirent au sérieux et la crurent réalisable : M. Ferdinand de Lesseps fut de ce nombre. Les travaux très intéressants de cet officier sont relégués aujourd'hui dans les cartons des idées spéculatives, et leur côté pratique semble absolument abandonné.

L'idée de cette mer intérieure était séduisante au premier abord, mais elle ne fut jamais prise au sérieux par aucune personne connaissant bien ces régions africaines.

Elle était réalisable en effet : l'industrie moderne eût pu facilement faire pénétrer les eaux de la Méditerranée dans ces bas-fonds. Des barques et des vaisseaux auraient bien pu naviguer sur cette mer nouvelle ; mais ils auraient vainement cherché sur ses rivages un point commerçant, un sol cultivable.

Les flots de la mer en envahissant ces régions auraient d'abord noyé un grand nombre d'oasis, parmi lesquelles on peut compter



Merayer, qui se trouve, paraît-il, à une altitude inférieure de vingt mètres au niveau de la Méditerranée.

Sans doute cette masse d'eau couvrant un espace immense, aurait rafraîchi l'atmosphère. Mais on a constaté qu'il suffirait d'un abaissement de deux ou trois degrés sur la température moyenne actuelle pour empêcher les palmiers d'un grand nombre d'oasis de mener leurs dattes à maturité.

La réalisation de ce projet eût été d'abord la ruine de presque tout ce qui

existe dans ces régions, sans pouvoir compter sur une compensation sérieuse.

Nous partons de Merayer à six heures et demie du matin. Après quarante-cinq minutes de marche, nous rencontrons quelques palmiers. Au milieu d'eux se trouve une fontaine singulière appelée Aïn el Kerma : un bouillonnement d'un mélange d'eau et de sable monte incessamment à l'orifice d'un trou rond d'un mètre trente-cinq centimètres de diamètre, autour duquel se forme un bourrelet de sable. L'eau sort de cette espèce de cratère et coule limpide. Les Arabes disent que cette source est sans fond. Elle paraît provenir d'un ancien puits creusé dont l'ouverture n'a pas pu être suffisamment dégagée.

A dix heures nous faisons la grande halte à Sidi Khelil et arrivons pour la couchée à El Berd vers une heure un quart.

L'oasis El Berd où nous avons bivouaqué la nuit, déjà peu importante, semble en décadence. On y voit une zaouïa habitée par un marabout et sa famille.

Un drapeau bleu y est arboré en notre honneur ou plutôt pour faire appel à nos bourses.

Vis-à-vis, à environ un kilomètre, se trouve l'oasis de Tinedla. Elle est peu considérable, et le village qu'elle renferme est comme Sidi Khelil entouré d'un mur et d'un fossé plein d'eau.

Ses abords sont marécageux, couverts de joncs qui croissent dans une eau croupissante, et ses habitants ont l'aspect de gens aux prises avec la fièvre en permanence.

A toutes les étapes les cavaliers trouvent du vert plus ou moins mauvais pour leurs chevaux et du bois pour faire cuire leurs aliments ; mais il leur est recommandé de prendre les plus grandes précautions pour éviter la piqure des serpents extrêmement venimeux qui y sont en assez grande quantité.

Après notre bivouac d'El Berd, deux heures un quart de marche nous menèrent à Ourlana, où nous fîmes notre grande halte.

Ourlana est une importante oasis. Le village est propre et entouré, comme du reste presque tous ceux de cette région, d'un fossé rempli d'eau plus ou moins croupissante, précédant un mur d'enceinte.

L'aspect de cette oasis est gracieux. Devant sa porte, au milieu des palmiers, se trouvent trois jolis lacs d'environ quatre-vingts mètres de diamètre. Ils n'ont, nous dit-on, pas de fond ; leur eau est limpide et l'on y voit nager une multitude de petits poissons.

En nous dirigeant sur Tamerna, nous rencontrons, à deux kilomètres, un nouveau lac d'eau vive pareil à ceux que nous venons de voir à Ourlana, et nous apercevons à notre gauche la pittoresque et gracieuse oasis de Djena. Un mur d'enceinte la protège ; sa défense est complétée par un petit réduit, très coquettement placé sur une éminence qui l'avoisine, couverte par-ci par-là de marabouts qui semblent s'épanouir sur ses flancs, gracieusement comme des fleurs, et dont les blanches silhouettes se détachent tour à tour sur la verdure des palmiers et l'azur du ciel : c'est d'un effet charmant.

L'oasis de Tamerna où nous arrivons est intéressante à bien des points de vue. Placée sur un mamelon, d'où le regard plonge vers l'est, sur de vastes plaines marécageuses, Tamerna était autrefois une ville puissante, rivale de Tougourt. La tradition raconte qu'elle eut à soutenir pendant sept ans une guerre contre le cheik de Tougourt et que les conséquences de cette guerre furent sa ruine.

En effet, les ruines encore bien conservées d'une belle mosquée, et d'autres ruines également assez considérables, témoignent de son ancienne grandeur.

Après ce désastre, quelques-uns de ses habitants firent construire leurs demeures sur un autre point, vers le sud-ouest : c'est là l'origine de Tamerna-la-Jeune.

Un cheik de Tougourt, nommé Brahim, encouragea cette émigration sur ce point. Il fit creuser à grands frais un puits il y a, dit-on, trente ans (ceci était écrit en décembre 1854). Pour un sac de terre qui en sortait il donnait en paiement un sac de blé.

Alors comme aujourd'hui le blé était rare et fort cher dans ces régions.

Cela attira un grand nombre d'habitants ; on construisit des maisons, on planta des palmiers, et bientôt Tamerna-la-Jeune dépassa son aînée en grandeur et en prospérité.

Ses jardins sont bien tenus, ses palmiers nombreux et d'une beauté remarquable. On y voit aussi de l'orge, des plantes potagères et quelques abricotiers.

Dans cette oasis, de même que dans toutes celles que nous avons traversées, la population semble être sous la double impression de la crainte des vainqueurs dont ils voient passer les troupes, et la crainte d'une terrible vengeance du sultan, qu'un retour de fortune peut ramener. Ils ne se montrent pas ; les enfants, ordinairement si curieux, restent également enfermés dans les maisons.



Quand on pénètre dans leur ksour, ils paraissent inquiets, montrent une grande circonspection, restent réservés, silencieux. Néanmoins leur physionomie change, marque la surprise et une vive satisfaction quand ils se voient payés largement des dattes, des volailles et d'autres objets, assez rares du reste, que l'on est venu chercher chez eux pour ravitailler nos cantines.

Après Tamerna nous traversons une série de monticules de sable. Sur l'un d'eux, plus élevé que les autres, est un marabout très pittoresquement placé, d'où l'on aperçoit Sidi Rached, où nous arrivons bientôt.

Cette oasis, du côté du nord et du côté de l'ouest, est environnée de collines de sable qui avancent incessamment et menacent son existence. Elles ne sont plus qu'à quelques mètres de son puits principal, qui fournit encore de l'eau en abondance.

Son village lui-même est menacé par ces dunes élevées ; mais sa position sur un plan incliné vers le sud-est semble devoir le protéger : les sables poussés par le vent sont arrêtés avant de l'atteindre, ou le dépassent. Déjà pourtant ils ont comblé le fossé qui précédait son mur d'enceinte.

De derrière ce mur on voit surgir un beau marabout d'une blancheur de neige, composé de deux voûtes jumelles de formes allongées et terminées en pointe.

Vers le sud-est on voit des marais salés qui s'étendent à perte de vue.

Nous avons établi notre bivouac devant Sidi Rached. Le lendemain partis à sept heures, nous arrivons à neuf heures et demie à Ghamra.

Cette oasis, jadis grande et prospère, aujourd'hui envahie par les sables et presque déserte, semble pronostiquer à Sidi Rached le sort qui l'attend.

En deux heures nous arrivons de Ghamra à Tougourt, objet de nos pensées, de nos rêves, et dont nous étions pour ainsi dire hallucinés. C'était le 8 décembre 1854.

Le colonel Desvaux y était arrivé la veille.

La colonne du commandant du Barail y arriva le surlendemain.

La première mesure prise par le colonel Desvaux fut de faire savoir aux tribus du Tell que la défense d'apporter du blé et des grains dans l'oued Rir' était levée.

Bientôt des caravanes chargées de grains y arrivèrent, à la grande satisfaction de ses habitants.

GÉNÉRAL VICOMTE DE BERNIS.

(Illustrations d'Alfred Paris.)

(A continuer.)

HANS HOLBEIN

Et sa Vie en Angleterre

PAR ARSÈNE ALEXANDRE

HOLBEIN est un des plus énigmatiques parmi les grands artistes. On croit connaître sa vie parce qu'on en possède quelques faits, et on s'aperçoit qu'on ne sait pas grand-chose sur le fond même de l'homme. On pense connaître son œuvre, qui est toute de netteté et de clarté, et, plus on l'étudie, plus le mécanisme en paraît mystérieux, plus les données relatives à certaines œuvres des plus célèbres s'obscurcissent.

Cette année-ci, par exemple, nous avons vu renaître de plus belle les discussions, déjà pas très neuves, sur le grand portrait dit des *Deux Ambassadeurs*, une des toiles les plus importantes de la Galerie Nationale de Londres; discussions sur le sujet, sur les personnages représentés, les circonstances dans lesquelles le tableau a été peint, l'authenticité même de la peinture, car on en est arrivé à douter que cet Holbein, du moins longtemps proclamé tel, soit d'Holbein.

De même, l'admirable portrait de femme reproduit ici en couleurs, *Anne de Clèves*, un des bijoux du Louvre, un des joyaux de la peinture, pourrait bien se voir à son tour, sinon enlevé, du moins contesté au maître, malgré son incomparable beauté, la finesse unique de son exécution, sa royale provenance des collections de Louis XIV. Quelques érudits anglais, et notamment, si je ne me trompe, M. Armstrong, directeur du musée de Dublin, inclineraient à voir dans notre tableau une copie, exécutée du temps d'Holbein, sans aucun doute, mais peut-être pas par Holbein, de l'original exécuté pour Henri VIII.

Je rappellerai plus loin la piquante histoire de ce portrait, que pour moi, avec tous les Français et avec tous ceux qui sentent et aiment vraiment les très belles choses, je persisterai à considérer comme un Holbein merveilleux. Mais, avant d'analyser cette *Anne de Clèves*, dans la vie agitée et mystérieuse d'Holbein, qui ne peut se raconter ni même se résumer tout entière en une causerie comme celle-ci, je considérerai surtout son séjour en Angleterre. Il abonde en enseignements et en traits curieux, et à lui seul pourrait encore prêter matière à mille recherches nouvelles.

Quel homme exquis et quel type attirant que cet Érasme, dont le portrait demeure un éternel sujet de méditation! C'est à lui qu'Holbein dut ce brusque changement dans sa carrière, ce premier voyage à Londres qui allait décider de toute la dernière partie de sa vie. Je ne saurais parler du lettré, du philosophe, de l'esprit si caractéristique et si influent dans le mouvement de la Renaissance, je me sentirais incapable de le faire dignement; mais de l'homme tout pur, de l'homme fin, délicat, aux goûts raffinés.

Il n'est jusqu'à la tenue de ce galant homme qui ne montre cette délicatesse et cette distinction. Sa mise est sobre et sévère, mais très surveillée, très suivie : il est vêtu de cette longue robe noire qui enveloppe chaudement un corps frêle et quelque peu chétif, mais cette robe est d'un excellent modèle, élégant et ample, et elle est taillée dans les étoffes les plus recherchées, un drap des

plus fins, le plus soyeusement doublé. Le bonnet qui le préserve des inévitables névralgies enserre sa tête comme une mitre, et soyez sûrs que la forme en a été étudiée et discutée par le penseur comme une de ses phrases les mieux polies. Mais, à cette mise aussi effacée dans son raffinement que celle d'un prêtre, s'oppose le luxe de joaillerie qui brille aux mains de l'écrivain.

Érasme aimait beaucoup les pierres précieuses et les bijoux des mains. Il tenait une liste exacte et descriptive de ses belles bagues, et ses amis savaient lui faire plaisir en lui en offrant de superbes. Ne trouvez-vous pas qu'il avait fort raison, et un écrivain essentiellement raffiné ne doit-il pas être amoureux de ses mains, qui sont les outils de sa pensée, les parer, s'il le peut, tout au moins les soigner, les entretenir parfaitement nettes? Une main d'homme intelligent, c'est admirablement expressif et parlant. Érasme ne s'y trompait pas, qui soignait fort ses mains maigres et agissantes, ni Hol-

bein qui les peignait avec la même attention, la même précision que les traits les plus délicats d'un remarquable visage, et ceux qui dans un portrait négligent ou ratent les mains sont indignes de peindre. Elles jouent un rôle considérable dans l'expression même du portrait d'Érasme.

C'était donc pour être agréable à son excellent ami Thomas More qu'Érasme s'était fait peindre par son ami Holbein avec ces trois belles bagues ornées de saphirs, car c'était Thomas More qui les lui avait données, et c'était à lui que le portrait était destiné. Lorsqu'Holbein à Bâle, apprécié, mais mal payé, traversa une de ses nombreuses périodes difficiles, c'est à Thomas More qu'Érasme songea à l'envoyer, et il fut reçu de la façon la plus flatteuse pour l'artiste, pour More et pour Érasme.

On sait qu'Érasme en 1526 écrivit à More, dans une lettre dont Holbein était porteur : « Ici les arts grelottent de froid. Je vous envoie un excellent peintre, Hans Holbein, qui est désireux de grignoter quelques-unes de vos monnaies d'or (*ut corrodet aliquot angelottos*). » A quoi Thomas More répondit avec la dignité et la grâce parfaite des grands Anglais, qui savent être accueillants, cordiaux et courtois comme on ne l'est nulle part ailleurs : « Votre peintre, mon très cher Érasme, est un artiste admirable; mais je crains bien qu'il n'apprenne à ses dépens que cette Angleterre n'est ni aussi féconde, ni aussi



ÉLIZABETH, LADY VAUX (CHATEAU DE WINDSOR).

fertile qu'il avait espéré. Je ferai néanmoins tous mes efforts pour qu'elle ne lui soit pas trop stérile ».



KATHARINE, DUCHESSE DE SUFFOLK (CHATEAU DE WINDSOR).

Thomas More était alors fixé avec sa famille en une belle résidence de Chelsea, cette délicieuse extrémité de Londres, qui semble avoir été de tout temps un refuge, un séjour préféré de penseurs, d'artistes et de raffinés. La vie qu'il menait là était noble, sobre et familiale. On ne s'occupait que de choses élevées. Le maître de la maison et chef de la famille était un excellent lettré, érudit, au courant de toutes choses, et digne en tous points de correspondre avec Érasme, dont il était devenu l'ami après une discussion théologique dans un dîner, sans qu'ils se connussent alors l'un l'autre. Très ferme dans sa foi, il devait plus tard payer cette intégrité de sa fortune et de sa vie. La prière était dite en commun le soir, par toute la maisonnée. Mais malgré cette rigueur de principes et cette vie d'études et de philosophie, il n'y avait pas place pour l'ennui dans ce logis, car la chère y était bonne encore que frugale, et Thomas More était plein d'esprit et de bonne humeur.

Tout de suite Holbein fut de la famille, et à cette famille il voua une sincère affection et tendresse, si l'on en juge par le dessin où il a représenté Thomas More au milieu des siens, et qui demeure le seul souvenir d'une peinture détruite. Thomas More, pendant ce premier séjour, le logea, l'aïda, et le mit en relations avec d'influents et puissants amis.

Parmi ceux-ci était le vénérable William Warham, archevêque de Cantorbéry, dont nous possédons aussi au Louvre un superbe portrait. Ce portrait, vous le connaissez; un vieillard au visage sillonné de rides, à l'expression calme et grave, les mains amaigries et ridées, étendues en avant, comme par habitude de prédicateur habitué à manier le rebord de la chaire. Il est dit également par des critiques que cette admirable peinture serait plutôt d'élèves ou de collaborateurs d'Holbein que d'Holbein lui-même. Que ne contestent les érudits ?

En revanche, un portrait de vieillard catalogué au Louvre *Portrait de Thomas Morus* (n° 2.717) est incontestablement une œuvre d'Holbein, mais par la disproportion considérable entre l'âge du personnage représenté et celui où mourut Thomas More, ce titre constitue une intolérable absurdité.

William Warham et Thomas More furent d'intrépides adversaires de la Réforme. Lorsqu'il n'eut plus ces deux chaleureux protecteurs, Holbein retrouva un appui précieux auprès de Réformistes ardents. Il a fallu au peintre, a-t-on supposé, un caractère fort souple pour s'être trouvé à l'abri des disgrâces qui souvent rejaillissent des protecteurs sur les protégés. Souple, pourquoi ? On ne voit pas qu'Holbein ait été un bien grand politique. Il a souvent été chargé de missions, mais de missions purement picturales, et non diplomatiques. On lui commandait d'aller faire le portrait d'une princesse, mais non de négocier le mariage. Il peignait le mieux qu'il pouvait, simplement, véridiquement, et puis c'était tout; il recevait son salaire et passait à quelque autre travail.

Nous admettrons toutes les hypothèses qu'on voudra sur le caractère et l'esprit d'Holbein, sauf qu'il ait pu être un sot, et pas davantage un ivrogne et un débauché, comme la légende en courait dans les vieilles histoires de la peinture, qui ont fait d'ivrognes une effroyable consommation. Brauwer, Jan Steen, Frans Hals, et, Dieu nous pardonne ! Rembrandt lui-même, ont été les héros de ces romans bachiques, dont il suffit de montrer l'in vraisemblance par cette simple remarque : on ne peint pas, ou l'on peint mal, quand le vin obscurcit la vue et fait trembler la main. Érasme, qui était sobre, a, par une plaisanterie dont le sel est tout dans le contraste, traité le sobre Holbein de buveur, et ils ont dû en rire d'autant plus tous les deux, qu'ils buvaient moins l'un et l'autre. Quoi qu'il en soit de tout cela, l'ami d'Érasme, pendant son premier séjour en Angleterre, ne fut guère en contact qu'avec les amis du philosophe de Rotterdam et de l'homme d'État de Chelsea. Ce n'était que plus tard qu'il devait arriver à la Cour. On peut affirmer que ce premier voyage fut une période heureuse de sa vie.

Il y a de longs travaux, et il pourrait être fait encore d'aussi longues recherches, sur son retour à Bâle et le peu d'années qu'il y demeura. Nous laisserons cela encore de côté et nous rappellerons seulement qu'il s'entendit mal avec ses compatriotes, qui plus tard firent de vains efforts pour le reconquérir. En 1532, il repartait de nouveau pour Londres.

La situation de Thomas More avait changé pendant ce temps, et elle devait changer plus brusquement encore. Pour le moment, il était surchargé d'occupations. Toutefois il eut encore le temps de s'occuper d'Holbein et de lui rendre service. Il donna un jour, à Chelsea, une collation à Henri VIII, et galamment il le conduisit dans une chambre où avaient été disposées quelques peintures d'Holbein pour en faire présent au roi, qui les admira fort. Thomas More fit savoir que le peintre était là et sollicita pour lui la faveur d'une présentation.

« Gardez les peintures, dit Henri VIII, avec cette brusquerie et cette rondeur qui sont parmi les traits de ce caractère complexe, et cédez-moi l'artiste. Vos précieux tableaux vous demeurent, mais je prends le peintre. »

Étrange personnage, et comme dans ses plus terribles incarnations, dans les plus déconcertants de ses menus caprices, tels que ses divorces et la décapitation successive des femmes qui n'ont plus l'heur de lui plaire, il conserve de l'allure ! Henri VIII est un magnifique type d'humanité, d'animalité, si l'on veut, mais force est d'avouer que l'animal est superbe et de race. Il a des appétits, des ambitions, des orgueils, des colères, des cruautés à sa taille; c'est une nature robuste et vivante, et il ne nous intéresse pas ici de discuter le reste.

Il suffit que, dans ses rapports avec Holbein, il ait senti à peu



LADY PARKER (CHATEAU DE WINDSOR).

près ce qu'un prince doit être. Or, Henri VIII était fort hanté du désir de se montrer un protecteur des arts. L'exemple de

François I^{er} le poursuivait; il était essentiellement préoccupé de ressembler au roi de France et de faire mieux que lui. Préoccupation qui se trahit par de piquants et naïfs exploits. Dans une conversation qu'il a, à vingt-quatre ans, avec l'ambassadeur de Venise, il demande si le roi de France est aussi grand que lui, s'il

est aussi fort, s'il a des cuisses bâties comme cela! Un autre jour, apprenant que François I^{er} a la barbe blonde, il fait teindre sa barbe, qui est rouge, et n'arrive qu'à une sorte de ton doré. On est moins porté à sourire de ces traits et à les prendre en pitié, comme pour condamner sans appel les plus sanguinaires égoïsmes du prince, lorsqu'on connaît la race anglo-saxonne, et que l'on se rend compte que les hommes y sont souvent des enfants grands devenant forcement des impulsifs lorsque la fortune et le pouvoir sans limites sont de naissance entre leurs mains.

Cette faveur n'empêche point qu'Holbein n'obtienne jamais à la Cour le titre le plus élevé auquel un artiste pouvait aspirer, celui de *sergeant painter*, qui fut conféré avant et après lui à des artistes fort médiocres. Quant à son traitement annuel, il ne dépassa jamais trente livres, qui aujourd'hui équivalaient à une pension fixe d'environ mille francs; mais il faut tenir compte des avantages qui étaient inhérents à cette situation.

Cette année 1532 aurait même été assez critique si au moment même où il perdait ses bons protecteurs, il n'en avait retrouvé d'autres. Thomas More avait donné sa démission et était appauvri. Il avait déposé les sceaux plutôt que de se prêter au divorce du roi et de Catherine d'Aragon; de plus, il s'était énergiquement opposé à l'usurpation par Henri VIII du pouvoir religieux. Son procès était instruit et, trois ans plus tard, sa tête tombait pour « crime de haute trahison ». D'autre part, William Warham, un des meilleurs et des plus éclairés patrons d'Holbein, était mort.

Le peintre trouve alors des sympathies et des travaux auprès de ses compatriotes établis à Londres. Les marchands de la Ligue hanséatique, établis à Londres dans une maison de Thames Street, le Steel-yard ou Stahlhof, qui était là l'équivalent de leur *Fondaco dei Tedeschi* à Venise, lui demandèrent un travail de décoration que certains de ses précédents ouvrages à Bâle et à Lucerne le désignaient pour réussir admirablement. Le divorce du roi avec Catherine d'Aragon avait été prononcé, et la nouvelle reine, Anne Boleyn, pour aller se faire couronner devait passer par Thames Street. Les marchands allemands prièrent Holbein d'improviser le décor de cette partie de la rue, et il inventa des ornements allégoriques qui firent grand effet. Dès cette année 1533 Holbein ne manqua point de travaux. Pour les mêmes marchands hanséatiques il entreprend la décoration de leur hall, les deux vastes compositions du *Triomphe de la Richesse* et du *Triomphe de la Pauvreté*. Un grand nombre de portraits lui est demandé, et il subsiste quelques-uns de ces ouvrages qui satisfirent sa clientèle par leur exactitude, mais nous ravissent par leur puissant côté d'art.

En même temps, il peignait des portraits à la Cour, et bientôt on devait le charger de ces ambassades picturales qui devaient nous valoir des portraits surprenants et des histoires exquises.

C'est ainsi qu'en 1536 il était envoyé à Bruxelles par Henri VIII pour peindre Christine, veuve du duc de Milan, François Sforza. Le portrait de la duchesse Sforza fut une des merveilles d'Holbein, et le résident anglais à Bruxelles, John Hutton, manifesta son étonnement de voir travailler si proprement, si

bien, et en si peu de temps. « *Mister Haunce*, écrivait-il, *having but three hours' space, hath shown himself to be master of that science, for it is very perfect.* »

Les négociations du mariage avec Christine de Milan furent rompues en 1539. Peut-être est-ce une légende que le mot bien connu qui est attribué à cette princesse, mais il est si joli qu'il faut absolument le tenir pour véridique : « Je n'ai qu'une tête, fit-elle dire à Henri VIII; si j'en avais deux je m'empresserais d'en mettre une à la disposition de Votre Majesté ». L'admirable portrait en pied de cette spirituelle dame, prêté à la *National Gallery* par le Duc de Norfolk, auquel il appartient, ne la fait pas moins aimer que ce mot si finement ironique, si féminin. C'est une des merveilles de la peinture que cette simple image, si soigneusement peinte, d'une jeune femme en longue robe et pelisse noire, les mains jointes vers la ceinture, mains parfaites en leur matière et en leur tour, femme pleine de grâce sérieuse, et de distinction toute naturelle.

En vérité, si nous avions à choisir, non pour nous indigner, grand Dieu! mais comme éternels et parfaits exemples d'art, trois toiles parmi les œuvres sans prix que contient la Galerie, sans doute, après des luttres et de lents calculs, celle-ci demeurerait incontestablement maîtresse, avec le *Bacchus et Ariane* de Titien, et le *Portrait d'Arnoulfini avec sa femme Jeanne de Chenany* par Jan Van Eyck!

Une autre histoire est celle de ce portrait d'Anne de Clèves, ici reproduit en couleurs (autant que se peut reproduire la couleur d'une peinture pareille) et duquel il faut bien que nous parlions.

En 1540, après les successifs veuvages d'Henri VIII, Anne Boleyn décapitée, Jeanne Seymour morte en couches, il fallait bien une nouvelle épouse au roi, et ce fut son conseiller Thomas Cromwell qui se chargea de la trouver. Il avait pensé à Anne de Clèves, indiquée au point de vue politique: elle était la belle-sœur de l'Electeur de Saxe, Jean-Frédéric le Magnanime, chef de la ligue protestante. Restait à savoir, point indispensable pour Henri VIII, quel était le genre de beauté de cette princesse, et si elle était épousable. Holbein fut donc envoyé pour la peindre.

On ne peut vraiment méconnaître l'originalité de ce roi fort parfaitement humain (j'entends instinctif) qui se débarrasse par les seuls moyens hélas! à sa portée, des femmes qui ont cessé de lui plaire, et se montre disposé à épouser sur portrait avec une parfaite confiance en l'artiste attaché à sa personne. Il est vraiment tout d'une venue, ce roi, la franchise de sa conduite est un sujet de délectation pour tout esprit quelque peu philosophique.

Holbein partit, regarda, peignit l'image excellente que nous possédons, et Henri VIII en fut si fort enchanté qu'il dit :



LE COMTE D'ORMOND, PÈRE D'ANNE DE BOLEYN (CHATEAU DE WINDSOR).

« J'épouse ». Il était dans d'excellentes dispositions ce jour-là sans doute. Il vint à la rencontre de la future nouvelle reine à Rochester, et quand il l'eut vue, il s'écria avec fureur que Thomas Cromwell, qu'il considéra alors comme un fourbe ou un sot, avait voulu lui faire épouser « une jument de Flandre, *a Flander's mare!* » Le mariage ne fut point consommé, et Anne de Clèves malgré son crime de n'être point aussi belle que l'avait imaginé le Roi, conserva sur ses épaules sa douce et insignifiante tête. Quant à Cromwell il éprouva bientôt que la sienne était sujette à choir sous la hache pour expier de telles erreurs. Mais Holbein ne fut en aucune façon inquiet.

C'est en quoi Henri VIII a montré beaucoup de sagacité et de justice. Car, il pouvait très bien arguer que son conseiller avait absolument trompé sa confiance en lui manigancant un mariage avec une femme qui n'était point belle. Il était également, à la rigueur, dans son droit de roi absolu et d'homme à même de satisfaire tous ses caprices en faisant trancher la tête de cette dame qui sans être propre à inspirer de passions consentait à se laisser épouser et osait se parer pour essayer de plaire. C'est grande bonté ou négligence de la part d'Henri VIII de l'avoir laissée vivre en paix. Mais Holbein de quelle faute aurait-il pu être jugé coupable? D'exactitude? Mais c'est ce que le roi avait précisément demandé de lui.

En effet, ce n'est point là le portrait d'une jolie femme que le peintre avait rapporté de son expédition. C'était le portrait d'une femme tout simplement, d'une femme de bonne maison sans doute et de train luxueux, mais chez laquelle la richesse du costume ne donne point le change sur les facultés de séduction. Examinez Anne de Clèves, telle que l'a peinte Holbein, sans prévention, et comme si, étant sur quelque trône vous aviez à décider de lui faire ou non partager votre royaume. Si vous étiez en ce moment-là de fort agréable humeur et possédé du désir de vous marier très vite, vous pourriez à la vérité en voyant ce visage calme et modérément fleuri, cette chair assez nette et ferme qui ne ferait pas le déshonneur d'une jeune bourgeoise, ces mains sans élégance, mais soignées et satinées que l'on baisserait sans aucun dégoût, peut-être diriez-vous, comme Henri VIII : « Qu'on nous l'amène! » Elle était d'ailleurs bien parée et ajustée, avec ce quelque chose de mystérieux et d'hiératique dans la belle toilette qui peut surprendre et irriter le caprice des gens passionnés, impatientes, et qui joignent à une fougue énorme comme fut celle d'Henri VIII, certaines timidités d'examen comme il put en avoir. On peut fort bien en effet être fort timide auprès des femmes lors des premières entrevues et les faire décapiter après les suivantes; cela n'est point anormal.

Mais si cela s'était passé dans des moments plus calmes et plus réfléchis, si Henri VIII avait été un froid et désintéressé observateur, comme vous et moi le sommes quand nous nous arrêtons devant ce beau portrait, il aurait vu, et non autre chose, ce que nous y voyons : une honnête créature dépourvue de grâces piquantes, une femme du type que les Anglais appellent *quite plain*, « toute unie », c'est-à-dire sans rien de très bien et sans rien de très pire. Il aurait remarqué qu'Holbein n'avait pas plus dissimulé qu'il ne convient le peu d'élégance de l'ovale, l'expression insignifiante et satisfaite de peu, de ces yeux sans flamme et incapables d'en couvrir; ce nez enfin quelque peu épaté, et en tous les cas sans frémissement possible. Alors il aurait fait couper tout de même la tête de Thomas Cromwell pour avoir dérangé cette tranquille personne, mais il ne l'aurait pas fait venir elle-même jusqu'à Rochester.

Est-ce à dire que le portrait d'une femme qui n'est ni belle ni jolie, et qui ne semble avoir été une merveille en quoi que ce soit, sinon peut-être une excellente pâte, ne soit lui-même une admirable chose? Ici le point de vue est tout différent, et il n'est pas d'ouvrage qui rentre mieux dans ce que l'on pourrait appeler la belle besogne de peintre. Plus le modelé se constate lumineux et imperceptible, plus on s'étonne de le voir aussi

complet et aussi savant. Le dessin de la ligne n'apparaît aussi simple et aussi ferme que pour vous surprendre de plus en plus par son ampleur. On ne saurait caractériser autrement la grandeur de cette effigie, l'espèce de symétrie puissante qu'Holbein a vue ou inventée dans le costume. Il n'y a également aucune puérilité au soin minutieux avec lequel ont été peints les moindres bijoux, les moindres ornements de broderie. Tout cela jouait son rôle dans le caractère de l'œuvre, si saisissante encore par la franchise de son harmonie en rouge, or, et bleu-vert. Enfin par le seul soin avec lequel elle a été exécutée par un homme capable de dégager tout le caractère des modèles qui en avaient le moins, cette peinture demeure des plus précieuses. Et quand à la morale de l'histoire, on ne s'étonnera pas outre mesure que la beauté de la châtresse ait pu donner à Henri VIII l'impérieux désir de connaître la sainte.

Il y aurait bien des choses à dire sur les portraits qu'Holbein eut encore à exécuter en Angleterre jusqu'à sa mort arrivée en 1543 (1).

Mais cette causerie n'est pas une histoire d'Holbein, ni même un essai de critique sur ses portraits, sans cela c'est un volume qu'il faudrait rien que sur les portraits dessinés conservés à Windsor, sur la qualité du dessin, sur la pénétration du caractère de chaque personnage, sur l'histoire vraie ou possible de ces modèles. Rien que cette indication de quelques points à traiter montre que l'œuvre et la vie d'Holbein constituent un sujet extrêmement vaste et encore à peine entamé, malgré tous les beaux travaux de Woltmann, de Feuillet de Conches, de Paul Mantz, d'Armstrong et bien d'autres. Devant un portrait d'Holbein on peut écrire des pages entières de littérature dont le meilleur sera dû au sujet, — ou dire simplement : « Voici un portrait d'Holbein ». Lequel vaut mieux?

Pour notre part nous dirons, en présence des reproductions fidèles de quelques-uns de ces superbes dessins que la seconde méthode est la plus simple et la meilleure. Avec quelle force Holbein, en quelques traits de pierre noire a dégagé et fixé des caractères profonds d'esprits, de rang, d'éducation, de race, cela c'est le mystère et la merveille des arts du dessin poussés à leur perfection par un homme doué et laborieux.



MISTRESS SOUCH (CHATEAU DE WINDSOR).

fortune, au rebours de plusieurs portraitistes extrêmement agréables qui plus tard obtinrent une foule d'honneurs, et beaucoup de confortable.

ARSÈNE ALEXANDRE.

(Clichés Braun et Clément).

(1) Ne fût-ce que sur le magnifique portrait de Jane Seymour, dont la peinture est à Vienne.

HANS HOLBEIN (1498-1554)



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction].

Copyright 1895 by Boussod, Valodon & Co.

ANNE DE CLÈVES

Reine d'Angleterre, quatrième femme de Henri VIII

Musée du Louvre



La Rose Ida-Lia

PAR PAUL FOUCHER (*)

Sylvain Marcotte embrassa sa femme dans le cou. Elle était en train, à l'entrée de la serre, d'arroser ses lataniers. Surprise, elle jeta un cri perçant, mais sans lâcher l'arrosoir :

« Ah ! s'écria-t-elle, que tu m'as fait peur ! »

— Je suis comme ça, dit-il joyeusement. On a beau friser la cinquantaine, être marié depuis vingt-cinq ans, on s'aime tout de même et l'on se fait des farces. Tu vois que je sais encore entrer à pas de loup, malgré ce scélérat d'Arthur. »

Arthur, c'était le nom familial que Sylvain Marcotte donnait à son ventre, sur lequel il appliquait volontiers de petites tapes amicales qui n'arrivaient pas à le faire rentrer dans l'alignement. Ce ventre jovial seyait, d'ailleurs, à sa personne rubiconde et mafflue, à sa face barbuée toute ronde, toute souriante, avec de bons yeux de ruminant satisfait, un petit nez retroussé, une bouche rose encore bien meublée, montrant des dents saines.

Madame Ida Marcotte, maigre et mignonne, ayant quarante-deux ans et en paraissant trente, regarda son mari de ses grands yeux bleus et, lui tendant sa joue, gentiment : « Tu as bien raison, restons gais. C'est le moyen de rester jeunes. »

Il l'embrassa sur une joue, puis sur l'autre, en disant : « Ça fait du bien » ; puis, dans un éclat de joie :

« Grande nouvelle !... J'ai trouvé un acquéreur pour notre fonds... Un acquéreur sérieux... »

— Alors, nous allons nous retirer à la campagne ?

— C'est vraisemblable. Tu ne feras plus rien. Moi, j'aurai mon jardin de Fontenay, une petite serre ; et, avec tout mon temps disponible, ce sera bien le diable si je n'arrive pas à créer la

(*) Il y a un an, quelques semaines avant sa mort, notre excellent ami et collaborateur Paul Foucher nous apportait cette nouvelle, qu'il s'était particulièrement appliqué à rendre brillante et gaie. Des empêchements matériels en ont retardé la publication jusqu'à ce jour. Mais cette circonstance aura au moins pour résultat de rappeler à nos lecteurs le nom d'un écrivain aussi honnête que sympathique.

N. d. l. R.

variété de roses que je cherche. Je l'appellerai de ton nom : la rose Ida... Et ce sera la gloire ! »

Madame Marcotte, dès qu'elle connut le nom de l'acquéreur, partagea sans arrière-pensée la satisfaction de son mari. Cet acquéreur était le célèbre Guyot cadet, le richissime rosiériste de la rue de Vanves, le génial créateur de la rose-thé « le triomphe de Guyot cadet ». Guyot cadet offrait soixante mille francs payés comptant.

Le ménage Marcotte depuis son installation, route de la Révolte, avait vu son commerce prospérer et avait mis une cinquantaine de mille francs de côté. Une maisonnette et un jardin à Fontenay, dot de Madame Marcotte, étaient restés prêts à recevoir leurs hôtes. Bref, si l'affaire se concluait, et Guyot cadet semblait pressé de la conclure, c'était la sécurité du lendemain, la paix des vieux jours désormais assurés avec la joie de pouvoir travailler encore pour la gloire. Et Sylvain Marcotte se disait qu'il aurait aussi son « triomphe » tout comme Guyot cadet et qu'il arriverait bien à la créer, la rose idéale, intermédiaire entre le « géant des batailles » et le « lion de combat », la rose rouge éblouissante, pourpre et feu, qu'il guettait depuis si longtemps, dont il avait déjà obtenu des boutons, mais que « le blanc », ce champignon scélérat, terreur des rosiéristes, lui avait tuée avant qu'elle n'atteignît son complet épanouissement. Guyot cadet avait « triomphé » trop facilement avec sa rose indienne jaune-saumon. « La rose Ida » serait autrement triomphale ! Et Sylvain Marcotte songeait au jour où il pourrait s'écrier, en offrant la rose Ida au monde ébloui : « Qu'on ne dise plus que je n'ai pas d'enfants ; voilà ma fille ! »

On était en plein été, au déclin d'une de ces journées torrides qui ensoleillent les approches de la Notre-Dame d'août. Il y avait dans l'air de l'alanguissement et de l'enthousiasme. Madame Marcotte, malgré sa prudence, s'était tout à fait laissée gagner aux projets de son mari. Certes, après avoir tous deux travaillé de si bon cœur pendant vingt-cinq ans, il serait doux de se reposer, jeunes encore, et de jouir un peu de l'existence.

« Ma foi, dit-elle, tu as raison. L'occasion est bonne et ne se représentera peut-être pas de si tôt. Et, puisque nous prenons une décision, tâchons d'en finir vite... »

Tandis qu'elle parlait ainsi, debout devant l'entrée de sa serre, son attention fut attirée par un nuage de poussière que soulevait un landau, là-bas, tout au bout de la route. Dans la voiture, négligemment accoudée, une dame en exquise toilette rose, causait avec un personnage très correct, aux favoris diplomatiques, raide en un faux-col impeccable et qui l'écoutait d'un air de discrétion souriante. Sur un signe de la gracieuse dame, le landau s'arrêta devant la serre. Le groom sauta lestement du siège, ouvrit la portière. L'inconnue et son compagnon descendirent du landau, se dirigèrent vers M. et Madame Marcotte.

« Vous êtes bien, dit la jeune femme en s'adressant à Sylvain, le fameux rosiériste Sylvain Marcotte, celui qui produit des roses en toute saison et pour lequel il n'est pas d'hiver ? »

Sylvain Marcotte s'inclina avec modestie ; puis, relevant les yeux, eut un éblouissement. Il avait cru reconnaître dans son interlocutrice la célèbre Lia Wilder, l'incomparable artiste de la Comédie-Parissienne, aussi connue par ses coups de tête excentriques que par son génie. Mais oui, c'était bien elle ! C'était ses cheveux noirs aux ondulations tsiganes, ses vastes prunelles bleues résolues et câlines, sa taille souple, son parler bref et harmonieux. Elle le connaissait. Il était pour elle « le fameux rosiériste ». Il rougit de fierté et de plaisir...

« Voilà, dit-elle... Je fais, hiver comme été, une énorme consommation de roses... C'est une fleur dont je suis folle. Il m'en faut par charretées, pour mon atelier, pour ma salle à manger, pour ma loge, pour ma voiture. Seulement, je trouve que mes

fournisseurs habituels abusent, m'exploitent, me font payer trop cher... Dame, n'est-ce pas, on finit toujours par compter... On m'a dit que vous étiez consciencieux, raisonnable... Et, avec cela, artiste. Oh! votre réputation d'homme de goût est bien établie. En ces choses exquises, le goût est tout. Moi, je vis dans un tourbillon, je ne puis que commander, donner un conseil en passant, juger l'ensemble d'un coup d'œil. Un artiste, voilà ce qu'il me faut!... Voulez-vous être mon fournisseur?»

Être le fournisseur de Lia Wilder, certes, c'était un honneur et une aubaine, presque un titre. C'était l'introduction dans le monde des théâtres, dans un milieu où l'on a l'argent facile, où la clientèle fait boule de neige. Mais alors, il fallait renoncer à la retraite, à la vente du fonds, continuer le commerce, aller au-devant d'aléas nouveaux. M. et Madame Marcotte, tout en se consultant du regard, offrirent à Lia et au personnage qui l'accompagnait de s'asseoir dans la serre...

« Impossible, dit Lia... Je ne fais que passer ici en coup de vent... Dites oui ou non... Quelle heure est-il, baron?... »

— Six heures un quart...

— Déjà! Allons, M. Sylvain Marcotte, c'est entendu. Vous serez chez moi, 33 bis, avenue de Friedland, demain, vers onze heures du matin. J'ai, pour inaugurer nos relations, une grosse commande à vous faire. A demain, onze heures très précises... »

Les chevaux piaffaient, impatients. Lia Wilder et le personnage correct qu'elle avait appelé « baron » remontèrent dans la voiture, qui ne tarda pas à disparaître.

M. et Madame Marcotte se regardaient, silencieux, un peu abasourdis. Ce fut Madame Marcotte qui retrouva la première la parole. Ne venait-on pas de s'engager bien imprudemment? Pourquoi Lia Wilder avait-elle quitté ses fournisseurs habituels? N'avait-elle pas chez eux de fortes notes impayées? Ces situations de fournisseurs d'actrices en vue ne sont-elles pas plus brillantes que solides? On avait mis péniblement, en vingt-cinq ans d'efforts, quelques billets bleus de côté et l'on trouvait une belle occasion de vendre le fonds, d'en finir avec le tracassé des affaires. Était-ce le moment d'abandonner la proie pour l'ombre et d'aller dans les coulisses courir les aventures? Elle ne le pensait pas... En somme, il n'y avait aucune parole donnée et l'on n'était engagé que par surprise...

Sylvain Marcotte réfléchissait: « Oui, dit-il enfin, tu parles le langage de la froide raison, de la parfaite sagesse... Mais, si l'on était toujours sage et raisonnable, on ne ferait jamais d'affaires. On peut toujours essayer. Si elle ne nous paie pas les premières fournitures, nous le verrons bien et nous nous en tiendrons là. Elle finira toujours par solder une petite facture. Quant à croire, comme tu le penses peut-être que nous laissons échapper une occasion de vendre notre fonds, c'est une erreur. La vente en sera d'autant plus facile et plus avantageuse que notre clientèle sera plus brillante et que ma réputation d'artiste et d'homme de goût se sera mieux affirmée. Tu as entendu ce que Lia Wilder proclamait tout à l'heure? C'est à l'artiste, à

l'homme de goût qu'elle s'adresse bien plutôt qu'à l'horticulteur!

« Non, conclut-il enfin, on n'est pas encore, à nos âges, mûrs pour la retraite! Ce serait vite fait de nous ennuyer dans l'inaction, de tenter quelque nouveau commerce, peut-être de perdre dans les affaires le bien si péniblement acquis. Ce qu'il nous faut, c'est l'activité! Artiste!... Homme de goût!... Certes, je prouverai à Lia Wilder que je suis l'un et l'autre... »

Madame Marcotte n'insista pas. Elle voyait son mari buté et elle se borna à lui dire: « Fais ce que tu voudras, mon cher ami... Toutefois, souviens-toi que jusqu'ici nous avons été modestes et que cela nous a réussi... Et prends garde, pauvre papillon né pour le plein air, d'aller te heurter au feu de la rampe... »

Le lendemain, à onze heures sonnantes, Sylvain Marcotte était chez Lia Wilder. Il attendit dans l'antichambre jusqu'à midi. Lia Wilder se piquait d'être l'exactitude même, mais c'était une exactitude à quelques heures près. Néanmoins, une porte finit par s'ouvrir et la grande artiste apparut, en peignoir de soie rose pâle fanfreluché de dentelles délicates.

« Comment, s'écria-t-elle, on vous fait attendre dans l'antichambre, vous, M. Sylvain Marcotte, le célèbre rosiériste!... Entrez donc dans l'atelier... et causons... »

L'atelier était un haut et vaste hall meublé de divans orientaux, de panoplies étincelantes, de chimères, de grès aux tons éclatants, de bannières japonaises et chinoises, d'étoffes turques et persanes, de velours aux broderies d'or et d'argent. D'immenses palmiers remplissaient les angles de la pièce par la vertèbre de leurs feuilles larges. Sur la cheminée de bois sculptée, sur les tables, sur les consoles, en des porte-bouquets fixés aux murailles, de splendides roses rouges dressaient leurs tiges vigoureuses, emplissant l'air de leur odeur exquise et troublante. Sylvain Marcotte était un peu intimidé. Lia Wilder lui prit la main, l'entraîna vers un divan, le fit asseoir à sa droite. Elle donnait, le surlendemain, une grande fête en l'honneur du premier-né de sa sœur Rachel, qui avait épousé un prince polonais. Il fallait des roses partout, que la pièce entière fût ornée et habillée de guirlandes et que le dos même des fauteuils et des chaises en fut revêtu. Une vraie orgie de fleurs!... Sylvain Marcotte se chargerait de tout, se ferait aider comme il l'entendrait par un tapissier, par les ouvriers dont il aurait besoin. On lui cédait l'atelier. Il y était chez lui jusqu'au surlendemain, libre de déplacer les meubles à sa guise. Qu'il se figurât qu'il montait une féerie, un acte de la *Fée aux Roses*. Une fête dont Paris parlerait, qui devait porter aux nues le nom de celui qui l'organiserait!

L'excellent homme sortit de chez Lia un peu abasourdi et même vaguement effrayé. Mais, maintenant, il était engagé, il ne pouvait plus reculer. Le délai fixé pour la fête était bref. Il s'agissait d'aller de l'avant. Toutefois, dans le fiacre qui le ramenait route de la Révolte, une sensation lui revenait constamment à l'esprit, prenant autant d'importance que ses autres préoccupations, parfois même les dominant. C'était un rien, mais un rien tenace. Il songeait que Lia lui avait pris la main à plusieurs reprises; et, dans les sillons de cette main de travailleur, aux côtés de ces doigts parfois entaillés par le couteau de jardinage, sous les ongles aussi, de la terre de bruyère était restée, traçant des lignes noires. Aussi, quand Madame Marcotte, impatiente de connaître le résultat de la matinée, questionna son mari en lui disant: « Eh bien? » celui-ci répondit-il tout d'abord: « Qu'est-ce que tu as fait de la pierre-ponce? »

Assurément, lorsqu'il retournerait chez Lia, il voudrait que sa main fût digne de frôler la peau de l'artiste, cette peau si blanche, ces doigts si allongés et souples, aux ongles si jolis, si roses!... Mais aussi, c'était la faute de Madame Marcotte; elle le prenait comme il était, elle n'exigeait de lui aucune coquetterie. Et, pour la première fois depuis vingt-cinq ans, Sylvain Marcotte jeta à sa femme un méchant regard, refusa de lui raconter son entrevue avec Lia Wilder et lui dit sèchement:

« Tu n'as besoin de rien savoir. C'est moi qui m'occupe de tout. Quant au résultat, tu le verras dans les journaux. »

Le bon rosiériste se multiplia, montra une extraordinaire activité, fit l'avance d'une somme considérable. Ce grand diable de hall, haut comme trois étages, dévorait les guirlandes de roses Néron, les écussons de roses Bonnet, et semblait toujours vide. Enfin, de charretées en charretées, d'arrangements en arrangements, une harmonie fut créée. L'atelier donna l'illusion d'un espace voué aux roses et n'en pouvant contenir davantage. Lia avait déclaré qu'elle ne pénétrerait pas dans le hall avant que tout fût fini. Tout étant fini pour l'heure convenue, Sylvain Marcotte pria la femme de chambre d'aller prévenir Madame.

Lia eut une entrée théâtrale, ses longs cheveux noirs dénoués, une tunique grecque à la fois flottante et contenue faisant valoir ses lignes serpentine. Elle poussa un cri d'admiration: « C'est merveilleux! Jamais Héliogabale, adorateur du soleil et des roses, n'eut cadre plus somptueux pour ses fêtes romaines! »

Puis, se tournant vers Sylvain, elle ajouta d'une voix câline





et vibrante :
« Sylvain Marcotte, vous êtes un grand artiste!... »

Elle tenait les bras tendus, une main inclinée au-dessus de la tête du brave homme, dans une attitude de prêtresse. Involontairement, Sylvain courba le front, ému, comme s'il recevait le baptême de l'art.

Quand il releva les yeux, la prêtresse avait gagné la porte en trois pas pleins de majesté.

Sylvain continua de

jeter quelques coups d'œil sur son œuvre. Un valet de chambre entra, regarda le hall d'un air indifférent, comme quelqu'un qui en a vu bien d'autres; puis, se rapprochant de Sylvain, il dit : « Ça ira comme ça... C'est assez gentil... »

Assez gentil ! Butor ! Individu sans goût ! Misérable larbin ! Assez gentil quand Lia Wilder venait de pousser un cri d'admiration, de sacrer grand artiste l'auteur du chef-d'œuvre.

« Si Monsieur a fini, continua le valet de chambre, Monsieur peut se retirer. Il faut que nous préparions tout pour l'heure où arriveront les invités de Madame... »

La fête eut lieu et fut presque intime, une simple petite fête de famille en un cadre à inviter quinze cents personnes. Tout Paris était alors à la campagne ou aux eaux. Mais Lia ne regrettait pas de réaliser, même pour elle seule, les fantaisies les plus somptueuses. La presse parla peu de cette réception et pas du tout de Sylvain Marcotte. Il en fut mortifié, mais s'en consola par les éloges que Lia lui prodiguait. Maintenant il la voyait fréquemment, vers midi. Il venait prendre ses commandes. Elle le chargeait non seulement de la quotidienne fourniture des fleurs, mais d'achats divers et coûteux, vastes potiches pour palmiers, grands vases en cloisonnés destinés aux arbustes rares. Pour tout cela elle s'en fiait à son goût. Quant au prix des choses, elle ne s'en occupait pas. On causerait de cela plus tard, un jour, lorsqu'on en arriverait à compter.

La dette de l'actrice grossissait rapidement. Sylvain Marcotte retirait peu à peu les sommes qu'il avait en dépôt au Crédit

foncier et vendait ses valeurs de tout repos. Afin de dissimuler ces avances, il tenait, pour toutes les fournitures faites à Lia Wilder, une comptabilité spéciale dont il cachait le registre dans le tiroir du bas d'une vieille commode, sous des débarras. Il n'admettait pas que sa femme l'interrogeât sur ce qu'il appelait ses affaires de théâtre. Elle était là pour « le courant », pour ce qui n'exige pas de hardiesse ou de qualités artistiques supérieures. Si elle s'avisait de se mêler des commandes de Lia, elle gâterait tout. Elle ne connaissait pas ce monde spécial des planches qui finit toujours par payer ce qu'il doit, mais à la condition que le fournisseur sache arriver au bon moment. Bref, sur ce point, Sylvain Marcotte répondait d'un ton qui ne souffrait pas de réplique : « J'entends être libre d'agir à ma guise. Cela ne regarde que moi. J'en fais mon affaire. »

Au fond, cependant, il commençait à être inquiet.

La saison d'hiver était venue, décuplant la valeur des roses, des violettes et des lilas blancs. D'autre part, on annonçait discrètement que la grande actrice allait partir dans quelques mois pour faire une tournée en Amérique. Penserait-elle, avant son départ, à solder sa créance ? Plusieurs fois, en allant chez Lia, Sylvain avait mis dans la poche de son pardessus le fort mémoire contenant le détail et le prix de ses fournitures. Et puis, Lia se montrait si charmante, si enveloppante, si préoccupée de choses d'art, tellement au-dessus des misérables questions d'argent, qu'il laissait sa note où elle était, qu'il n'osait pas la présenter. Lia l'appelait son petit Sylvain, son cher Sylvain, semblait toute heureuse de le voir arriver. Elle voulait justement le consulter sur une intonation, sur un geste, sur une attitude. Elle le recevait dans sa loge, lui donnait des billets de théâtre, tenait à ce qu'il assistât à ses reprises, à ses premières. Il représentait à ses yeux, disait-elle, le public intuitif, primesautier, qui est de cœur et d'âme avec l'acteur et qui applaudit quand il est remué, sans s'occuper du voisin, donnant ainsi au public gourmé des jours élégants une haute leçon de sincérité et de goût. Sylvain se confondait en remerciements, prenait des airs émus et graves, partait impayé, mais fier. Quand il allait au théâtre, il y allait seul ; Madame Marcotte était trop simple, trop pot-au-feu. Il lui avait d'ailleurs persuadé qu'elle ne ferait que le gêner, qu'il serait obligé de la quitter sans cesse pour aller dans les coulisses, où l'appelaient « ses fonctions » et qu'elle ne s'amuserait pas. Et, quand il entendait prononcer le nom de Lia Wilder, il s'écriait : « Lia Wilder ? si je la connais ?... Mais je la connais beaucoup ! Parlez-lui de son petit Sylvain, et vous verrez ce qu'elle vous répondra... »

La vérité, c'est que devant Lia, Sylvain se sentait singulier, troublé ; et, comme il disait, tout chose. Ce trouble augmentait quand la grande artiste le regardait dans les yeux, lui prenait la main. Elle lui avait dit un jour : « Ce soir, mon petit Sylvain, je jouerai pour vous. » En effet, à plusieurs reprises, elle avait paru jouer pour lui seul. Leurs regards s'étaient croisés. Se moquait-elle de lui ? Mais non, elle l'aimait bien et elle n'aurait pas voulu lui faire de la peine. Parfois elle le tutoyait, comme un camarade, comme un frère. Lia était une âme adorable ! Et Sylvain se sentait devenir poète, méditait des madrigaux dans les fiacres, perdait peu à peu le sommeil. Enfin, pour comble, il était jaloux. Oui, c'était bien de la jalousie que lui inspirait le personnage correct que Lia appelait « le baron », qui avait ses entrées chez elle à toute heure, qui s'étendait mollement sur le divan dans sa loge. Au fond, la tenue du baron causait à Sylvain une certaine admiration, son linge éblouissant et calaminé, ses mains transparentes qui semblaient avoir macéré dans l'onctueuse blancheur des onguents, ses favoris diplomatiques, sa façon de saluer et tout, jusqu'à sa calvitie, le bon rosiériste l'enviait. Il se prenait à regretter de n'être pas chauve. Sylvain soigna sa mise, s'acheta un brillant dont il para le petit doigt de sa main gauche, eut toujours un gant pour la main droite... Un soir, en voyant Sylvain entrer dans sa loge, Lia ne put retenir un éclat de rire : « Comment, mon bon Sylvain, voilà que vous avez coupé votre barbe, ne conservant que les favoris ?... Vous voulez donc ressembler au baron ?... »

Sylvain rougit, ne répondit rien, se sentit blessé de cette gaieté, comprit vaguement qu'il était inutile de lutter et qu'il avait fait en vain le sacrifice de sa barbe. Ce qu'il avait entendu, c'était l'accent de la raillerie, de la raillerie bon enfant, mais qui vient quand même, comme un coup de griffe, augmenter la blessure faite par la jalousie. Il se disait qu'il était bien sot, qu'il jouait le rôle d'une bonne dupe. Avec cela, en rentrant, il allait falloir expliquer à Madame Marcotte cette métamorphose, cette tête de jardinier changée tout à coup en tête de diplomate. Elle avait en partie prévu ce qui arrivait. L'heure était venue où toutes les économies du ménage avaient passé en fantaisies ruineuses, où l'on devrait recourir à l'emprunt. Sylvain en avait assez. Il présenterait sa note, il en exigerait le paie-

ment, il montrerait qu'il n'était pas de ceux dont on se moque.

Madame Marcotte sembla prendre mieux les choses que Sylvain ne le supposait. D'ailleurs, depuis quelque temps, elle était d'une extrême placidité, comme une femme qui a pris une grande résolution et qui reste indifférente aux petits détails de la vie. Il semblait qu'elle sut à quoi s'en tenir sur l'état d'esprit de son mari et qu'elle ne comptât plus que sur elle-même afin de dénouer la situation. Pour tout dire, elle avait trouvé dans les tiroirs de la commode et copié, le mémoire des sommes dues

par Lia. Une habilleuse de la Comédie-Parisienne, avait achevé de la mettre au courant des faits. M. Sylvain Marcotte est amoureux fou de Lia Wilder et se ruine pour elle, tandis qu'elle se moque de lui : voilà ce qu'on disait au théâtre...

Quand Sylvain se présenta chez Lia, il trouva la grande artiste étendue dans son atelier parmi les méandres d'une accumulation de coussins d'Orient que recouvrait en partie une immense peau de tigre sur la tête de laquelle elle était accoudée.



L'excellent horticulteur avait fait une entrée presque brusque, le front bas, le sourcil froncé, la main droite dans la poche de son pardessus, tâtant des doigts son mémoire. Il s'arrêta comme hypnotisé. Lia était si majestueuse, si gracieuse, si vraiment souveraine qu'il resta debout devant elle, interdit.

« C'est vous, mon bon Sylvain, dit-elle de sa voix de cristal... Comme vous entrez brusquement ! Venez vous asseoir là, sur ces coussins. Vous serez comme à mes pieds. Parlez-moi de fleurs et de roses... Ou plutôt dites-moi s'il va pleuvoir... Vous devez savoir cela, vous qui nous apportez toujours ici la fraîche senteur des jardins... »

Sylvain s'assit, les coussins s'écroulant un peu, presque aux pieds de Lia, qui répéta, très grave : « Aurons-nous de la pluie?... Je veux le savoir !... »

Comme en un balbutiement, Sylvain répondit :

« Oui, je crois à la pluie prochaine. Les laitues s'épanouissent, le chardon à foulon tient ses écailles serrées, le liseron roule ses clochettes, la pimprenelle se ferme, la quintefeuille étend ses pétales et le trèfle redresse sa tige. C'est la pluie, Madame, n'en doutez pas... »

Lia se dressa et, comme en extase, regarda Sylvain Marcotte, tandis que ses lèvres laissèrent tomber, comme de la région des étoiles, ce seul mot, ce mot radieux : « Poète !... »

Elle se recula d'un demi-pas et ajouta impétueusement, ainsi qu'en une tempête de lyrisme : « Oui, la voilà la vraie poésie, la poésie de la nature ! Le liseron roule ses clochettes, le trèfle redresse sa tige, la quintefeuille tient ses écailles serrées, la pimprenelle s'entr'ouvre. Il me semble respirer le doux parfum des champs, entendre au loin la sonnette des chèvres et boire, dans la coupe de l'immensité, la liberté, le rêve et l'azur !... »

Elle abaissa ses yeux vers Sylvain. Elle lui trouva un air étrange. Il étendit les bras vers elle, se mit à genoux et s'écria :

« Ah ! vous l'avez dit, je suis poète. Oui, je suis poète depuis que j'ai vu pour la première fois vos mains charmantes, vos yeux magnétiques. Je sais que bien des doigts se sont piqués aux roses depuis le jour où la reine des amours a versé son incarnat sur les pétales de la reine des fleurs... Mais qu'importe... Je suis poète et je vous aime ! J'ai tout sacrifié pour vous, ma petite fortune, mon repos, mes ambitions. J'ai renoncé à créer la rose Ida, ainsi nommée du nom de ma femme... Qu'est-ce que cela me fait, maintenant... J'avais apporté mon mémoire, ma petite note... Un baiser de vous, Ida, un seul baiser, et je la déchire... Vous voyez bien que je suis poète !... »

Lia s'était dégagee doucement, avait reculé d'un pas. Comme elle s'apprêtait à répondre, cherchant le ton qui convenait, la

porte de l'atelier s'ouvrit brusquement. Madame Marcotte venait d'entrer, vainement retenue par

la femme de chambre. Elle avait à la main un rouleau, le mémoire copié en double :

« Eh quoi ! Madame, dit-elle à Lia, vous ne vous contentez pas de ruiner mon mari... Voilà que vous me le prenez ! »

Sylvain Marcotte restait à genoux, pétrifié. Lia imprima à sa physionomie l'expression que doivent avoir les reines indignées, promena un regard de hautaine pitié sur Madame Marcotte ; puis, d'une voix de commisération : « Vous arrivez cependant au bon moment, Madame. Votre mari n'a qu'à se tourner vers vous pour être à vos pieds. Il vous dira la tirade de jeune premier que je me suis amusée à lui apprendre et qui est empruntée à une comédie inédite que je vais jouer en Amérique... »

Sylvain Marcotte s'était relevé ; le baron venait d'entrer.

« Mon cher baron, dit Lia, je vois que Madame Marcotte a apporté son mémoire. Veuillez jeter un coup d'œil sur le total et donner à l'excellente femme de mon brave Sylvain un chèque d'une valeur égale au montant de la note... Je vous rembourserai la somme sur l'avance que me fera mon impresario d'Amérique. »

Impassible, le baron prit le mémoire, donna le chèque... Lia fit appel à sa voix des heures de mélancolie.

« Je partirai plus tôt que je ne le croyais, mon petit Sylvain, murmura-t-elle. Je n'ai plus, dès à présent, besoin de vos bons offices et il me reste à vous remercier... »

Madame Marcotte, à la fois satisfaite et troublée, ne savait maintenant que penser de toute cette scène. Quant à Sylvain, il restait sombre : « Hélas ! murmura-t-il en se rapprochant de l'actrice, ma vie est brisée !... »

— Bah ! répondit en souriant Lia Wilder, je vais partir et vous m'oublierez... Et, d'ailleurs, pour vous distraire... vous créerez la rose Ida-Lia. »

PAUL FOUCHER.

(Illustrations de Sahib).



HARPE DE HOLTZMAN, 176...
(Musée du Conservatoire).

La Harpe

A travers les Ages

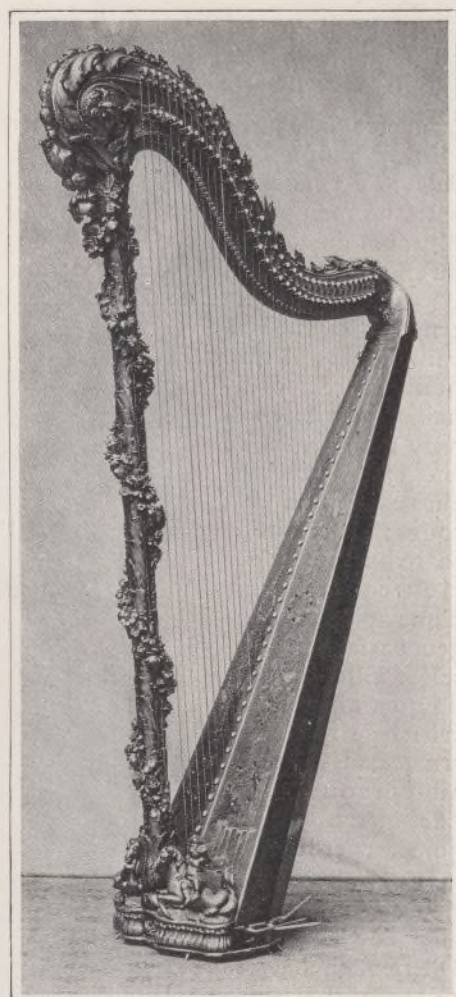
Par G. de Dubor

La harpe! Tout un monde de souvenirs s'éveille à ce mot! Nul instrument de musique ne possède un passé aussi glorieux! Contemporaine des plus vieilles civilisations, la harpe semble avoir été l'interprète préféré de l'âme humaine dans ses joies comme dans ses tristesses, car elle fait vibrer toutes les cordes du clavier humain. Dans l'antiquité, David danse aux sons de la harpe devant l'arche sainte. Les monuments figurés de l'Égypte et de la

Saxons et Scandinaves professaient, depuis longtemps, un culte pour la harpe. Voici l'origine du divin instrument d'après une légende saxonne, poétiquement contée par Thomas Moore :

« Cette harpe que j'éveille maintenant pour toi, ma douce amie, était jadis une sirène qui chantait sous la mer et qui souvent, au soir, traversait les vagues brillantes pour venir sur le vert rivage à la rencontre du bien-aimé.

« Mais elle aimait en vain! Il la laissa pleurer et baigner de ses larmes toute la nuit ses longues tresses, jusqu'à ce que le ciel,



HARPE DE NADERMAN, FAITE POUR LA REINE MARIE-ANTOINETTE EN 1780. (Musée du Conservatoire).

Chaldée nous représentent des harpistes admis aux festins royaux. Au moyen âge, la harpe devient la compagne inséparable

des trouvères et des troubadours, l'interprète de la poésie sous toutes ses formes.

Enfin, dans les temps modernes, après avoir brillé longtemps dans les cours et les salons, où elle a encore ses fervents, elle prend une expansion considérable grâce au génie d'Erard qui transforme son système, et tient désormais une place importante dans l'instrumentation moderne.

C'est l'histoire de cet instrument charmeur que nous voulons retracer rapidement en ces pages, en cueillant, çà et là, les souvenirs et anecdotes évoqués à son récit. Dès les premiers pas de son existence, celui qui écrit ces lignes a été bercé par ses doux chants et lui est redevable d'heures exquises, qu'il ne saurait oublier.

Nous nous attarderons peu dans les souvenirs de l'antiquité. Les représentations de joueuses de harpe simplement vêtues de robes transparentes, dans les bas-reliefs de Thèbes, indiquent trop bien le rôle joué, à cette époque, par cet instrument, pour qu'il soit nécessaire de s'y appesantir. Les grandes harpes égyptiennes aux colonnes recourbées comme des faucilles, variaient beaucoup dans leurs formes et leur taille; les cordes étaient en boyau de chat.

En Asie, les Juifs, les Assyriens et les Babyloniens connaissaient aussi la harpe, mais sans doute la harpe portative: telle devait être celle dont s'accompagnait David en dansant; telles aussi celles représentées sur les bas-reliefs de Koyoundjick. Nous avons la preuve, dans ces figurations antiques, que la harpe est connue depuis cinq ou six mille ans. De l'Asie, elle émigra en Grèce et à Rome, mais ne joua jamais chez ces peuples un rôle considérable.

Fait étrange, ce sont les barbares du nord qui propagèrent la harpe en Occident et lui donnèrent cette popularité dont elle a joui durant plusieurs siècles. Le poète latin Venantius Fortunatus, qui vivait au VI^e siècle, nous l'affirme; s'adressant à un noble personnage dont il veut faire l'éloge, il lui dit: « Le romain chantera tes louanges sur la lyre et le barbare sur la harpe ». Germains,

étaient chargés d'égayer les repas. Avant les combats, les femmes parcouraient les rangs de l'armée, excitant par leurs chants le courage des soldats. De jeunes vierges, vêtues de blanc, accouraient au-devant des vainqueurs et les accompagnaient en chantant des hymnes aux accords de leurs harpes.

Après les troubles de 1641, les soldats de Cromwell, furieux de la résistance des Irlandais, brisèrent toutes les harpes trouvées dans les maisons. La guerre de 1688 acheva l'anéantissement des grandes familles irlandaises, et, dès lors, les harpes se turent ou ne chantèrent plus que les douleurs de la patrie agonisante ou les tristesses du foyer désert.

Les poésies d'Ossian — pâles reflets sans doute, mais reflets assurément de la poésie gaélique — sont comme tout vibrants des modulations des harpes. A chaque page, elles rappellent la popularité des bardes mêlés à tous les actes de la vie populaire, chantres de



TRISTAN ET YSEULT
(D'après un manuscrit français de la Bibliothèque nationale).



PERSONNAGES DANSANT AU SON DE LA HARPE
(D'après un manuscrit italien de la Bibliothèque nationale).

la guerre et de l'amour, des funérailles et des fiançailles !

Il reste un monument authentique de l'antique harpe irlandaise; c'est celle du roi O'Brien, de la fin du ^x^e siècle. Elle tomba entre les mains d'un patriote irlandais qui la déposa en 1782 au Muséum du collège de la Trinité de Dublin. Voici la description qu'en donne le colonel Vallancy :

« Cette harpe a trente-deux pouces de haut (quatre-vingt-deux centimètres); le travail en est d'une beauté extraordinaire; la partie sonore est de bois de chêne; les deux branches sont d'un bois rouge; l'extrémité de la branche supérieure est garnie d'une plaque d'argent parfaitement ciselée. Elle contient un gros morceau de cristal de roche incrusté dans l'argent; au-dessous était une autre pierre qui s'est perdue. Sur la branche inférieure, sont les armes de la famille O'Brien, enchâssées en argent. La harpe a vingt-huit chevilles et autant de trous correspondants; elle avait donc vingt-huit cordes. Cet instrument décelé l'œuvre d'un artiste très habile. »

Les bardes irlandais eurent des émules, au nord de l'Europe, chez les Finnois. Ces derniers avaient depuis longtemps, des poètes-musiciens qui couraient les campagnes, fêtés par les grands, recueillis avec faveur dans les plus humbles villages, commensaux choqués des mariages et des fêtes. On les appelait « runoïas », et leurs chants portaient le nom de « runots ». Un érudit finnois, le Dr Lönnrot, frappé de la beauté de cette poésie à la fois pittoresque et grandiose, passa une partie de sa vie à en recueillir les débris épars et se trouva bientôt en possession d'une magnifique épopée, grande et belle comme l'Iliade, avec une poésie plus intense encore ! Il la publia sous le titre de : *Le Kalevala*.

Les runoïas se servaient pour accompagner leurs chants d'une harpe portative triangulaire appelée « Kantele ». Et telle était la passion de ces peuples pour leur runoïas, que les auditeurs passaient des nuits entières à écouter leurs runots !

Le Kalevala attribue l'invention du Kantele à un runoïa célèbre, qui est un des héros du poème et porte le nom, peu euphonique pour nous, de Väinämöinen. Le chant où sont racontés les magiques effets du Kantele, le jour où, pour la première fois, l'immortel runoïa fit entendre les divines harmonies de sa harpe, est d'une rare beauté.

Des régions du Nord, la harpe vint en notre terre de France. Du ^x^e au ^{xiv}^e siècle, elle y brilla sous les doigts des trouvères et troubadours, dont l'existence se passait à courir chaumières et châteaux. Pastours et pastourelles, chevaliers et châtelaines prenaient égal plaisir à l'audition des lais, virelais, sirventes, fabliaux, canzones, dits ou psalmodiés aux accords de la harpe. Pas de fêtes possibles sans les chanteurs populaires. Comme le dit Huon de Méry dans ses poèmes :

Quand les tables ostées furent
Cil jangleur en piès esturent (survinrent)
Si ont vielles et harpes prises
Et de geste chanté nos ont
Chansons, sons, lais, vers et reprises.

Cette faveur attachée à la harpe durant le moyen âge, se

montre dans tous les poèmes de l'époque. Le célèbre *Roman de la Rose* porte :

Car Dieu merci, bien forgier say
Si vous de bien que plus cher ay
Mes deux martelets et m'escharpe
Que ma citole et ma harpe.

Ce triomphe de la harpe au moyen âge nous est encore révélé

par de nombreuses et souvent exquises miniatures parsemées dans les manuscrits, legs précieux des siècles passés. Le roi David y joue un rôle prépondérant, mais parfois aussi l'artiste triomphe en des scènes intimes. Nous donnons ici l'une de ces miniatures, extraite d'un manuscrit du ^{xiv}^e siècle, *Tristan et Yseult*, que possède la Bibliothèque nationale. C'est la représentation de la scène suivante :

Tristan se croyant trahi par sa maîtresse, la belle Yseult, erre à l'aventure dans la campagne, en proie au plus profond désespoir. Soudain, les accents charmeurs d'une harpe se font entendre : « Tout incontinent que Tristan oit la damoiselle qui atrempait la harpe, si laissa son deul et prist à regarder la damoiselle. Si li dist : « Damoiselle, si Dieu vous gart, dites un lai ! »

Au delà du Rhin, la harpe n'était pas moins en faveur. Dans les communautés de femmes elle servait avec l'orgue pour accom-

pagner les voix dans les cérémonies religieuses. En Italie, elle était connue aussi et Dante la signale dans ces vers du Paradis :

E come lyra, et harpa in tempra tesa
Di molte corde fa dolce tintinno.

Ce qu'était la harpe pendant toute la période qui s'étend du ^x^e au ^{xvi}^e siècle, Paul Lacroix le résume en termes excellents :

« Au moyen âge, le nombre des cordes et la forme de cet instrument varièrent sans cesse; la caisse sonore fut tantôt carrée, tantôt allongée, tantôt ronde; les bras se firent tantôt droits, tantôt recourbés; souvent le montant supérieur se prolongea en tête d'animal et souvent l'angle inférieur sur lequel l'instrument reposait à terre, se termina en pied de griffon. A en juger d'après les miniatures des manuscrits, les dimensions de la harpe étaient telles qu'elles ne dépassaient pas la tête de l'instrumentiste, qui en jouait ainsi, la harpe sur ses genoux; il y avait toutefois des harpes plus légères que le musicien portait suspendues à son cou par une courroie et dont il pinçait les cordes en restant debout ».

Au ^{xvi}^e siècle, la harpe a peu varié encore. Elle possède le plus souvent quinze cordes, simplement tendues entre la console et la table d'harmonie. Prætorius, qui vivait à la fin du ^{xvi}^e siècle, cite cependant trois harpes distinctes : 1^o La harpe commune ayant vingt-quatre cordes au plus et s'étendant du *fa* grave au *la* aigu. 2^o La grande harpe double ayant des demi-tons; chaque côté de la table d'harmonie portait un rang de cordes. 3^o La grande harpe irlandaise montée de quarante-trois cordes et dont la sonorité, dit-il, était fort agréable.

Vincent Galilée, dans son ouvrage sur la musique datant de 1581, décrit en détail la harpe double récemment introduite en Italie et dont la vogue avait été rapide.

Mais ce ^{xvi}^e siècle voit arriver la décadence de la harpe; on



MADAME DE GENLIS ENSEIGNANT LA HARPE À LA PRINCESSE D'ORLÉANS.

lui préfère le luth et la guitare, mis à la mode le premier par l'Italie, le second par l'Espagne. Aussi la harpe ne fait-elle aucun progrès, et il faut arriver à la seconde moitié du XVIII^e siècle pour retrouver trace de son existence. Vers 1660, un facteur tyrolien resté inconnu, imagina de fixer à la console des crochets ou sabots, afin de pouvoir élever chaque corde d'un demi-ton. Mais le travail devait se faire à la main. Tandis que l'instrumentiste jouait de la main droite, la gauche servait à attacher la corde à un crochet.

Cela dura ainsi jusqu'à 1720, date à laquelle un luthier de Donawerth, nommé Hocbrucker, eut l'idée ingénieuse de remplacer les crochets par un mécanisme se manœuvrant par les pieds; les pédales, base de la transformation de la harpe moderne, étaient trouvées.

Van Blankenburg, au chapitre premier de ses *Elementa musicæ*, raconte l'impression produite par cette invention :

« La harpe qui n'eut point, jusqu'à ces derniers temps, de tons intermédiaires, vient de sortir de son infériorité, en permettant de rendre tous les tons chromatiques aussi bien qu'un clavecin. Lorsque j'entendis, pour la première fois, la harpe ainsi perfectionnée, je fus ébahi. M'étant approché du joueur, j'examinai l'instrument avec des yeux d'aigle, mais sans parvenir à comprendre où gisait ce mécanisme merveilleux. Enfin, je lui demandai s'il était permis de savoir par quel miracle il effectuait tous ces changements de tons. Il eut la bonté de me répondre que la partie supérieure

de la harpe renfermait de petites pattes qui, mises en mouvement, opéraient sur les cordes comme les doigts sur le violon et permettaient au joueur de la hausser d'un demi-ton. »

La harpe à pédales fut introduite en France en 1740, par un musicien allemand nommé Stecht, et reçut quelques améliorations de Nadermann. Toutefois, il restait encore un pas à franchir. Chaque note pouvait être haussée d'un demi-ton; il fallait trouver le moyen de les bémoliser. Ce problème fut résolu par Sébastien Erard qui substitua d'abord le mécanisme des fourchettes à celui dit des sabots. Ces fourchettes sont de petits disques en cuivre, armés chacun de deux boutons en saillie, entre lesquels passe la corde. Quand on veut élever la note d'un demi-ton, la pédale fait tourner le disque, les deux boutons prennent la corde et la raccourcissent en lui imprimant une légère flexion. La note devient plus aiguë par suite de la tension de la corde. C'était là une amélioration importante.

Sébastien Erard couronna son œuvre en faisant paraître en 1811 sa harpe à deux mouvements dans laquelle chaque pédale se meut sur trois crans. Il y a sept pédales, correspondant aux sept notes de la gamme, non compris la pédale servant à renfler le son. La pédale commandant le *do*, par exemple, mise au premier cran donne le *do* bémol; au cran intermédiaire, on obtient le *do* naturel; enfin au cran inférieur, on a le *do* dièse. Le jeu de ces crans dièse ou bémolise à la fois tous les *do* de la harpe. Ces pédales sont mises en mouvement par les pieds des exécutants.

La harpe actuelle est en *do* bémol majeur, c'est-à-dire que toutes les cordes sont bémolisées. Celles-ci, au nombre de quarante-six, sont en boyau de mouton, sauf les huit ou dix plus graves, dont les unes sont filées sur métal, les autres filées sur soie. Les *do* et les *fa* sont teintes en bleu et en rouge pour servir de points de repère à l'exécutant.

Telle qu'elle est aujourd'hui, la harpe s'accommode à toutes les

notalités usitées dans la musique moderne; elle forme un instrument complet ayant toute la perfection désirable. Toutefois, elle n'est pas d'exécution aussi facile que le piano, ce qui la garantit de ces exécutants forcés si odieux à M. Reyer et à d'autres! Le jeu des pédales complique la difficulté et ne permet pas, sans une résonnance désagréable, les transitions rapides et multipliées d'un ton à un autre, ni l'exécution de morceaux trop accidentés. C'est une erreur de vouloir exécuter sur la harpe les morceaux de piano.

L'usage de la harpe à l'orchestre, aujourd'hui si général, ne l'a pas toujours été. Il a traversé trois périodes :

La première comprend les XVII^e et XVIII^e siècles, c'est-à-dire l'époque pendant laquelle la harpe est en voie de transformation. Les compositeurs sont peu prodiges de ses effets et ne l'emploient guère que pour évoquer des souvenirs antiques. C'est ainsi que Haendel a introduit la harpe dans la première version de son oratorio d'*Esther* (1720), Gluck, dans son opéra d'*Orphée* (1762), Beethoven, dans son ballet de *Prométhée* (1799).

La seconde période est spéciale à la France et s'applique au premier tiers de ce siècle. La harpe, grâce aux perfectionnements d'Erard, prend une place plus grande à l'orchestre, surtout dans les opéras dont l'action se passe en Irlande, en Ecosse et dans l'antiquité. On la retrouve ainsi dans *Uthal*, le curieux opéra de Méhul, *Les Bardes*, de Lesueur, *La Dame Blanche*, de Boïel-

dieu. En Allemagne, la harpe reste méconnue et délaissée.

La troisième période commence à Berlioz et s'étend jusqu'à nos jours. C'est le triomphe de la harpe. Berlioz, Meyerbeer, Gounod, Wagner surtout, savent la faire valoir et en tirent de superbes effets symphoniques. Elle exprime dans l'orchestre le ravissement des sens, l'extase de l'âme; elle y est comme l'écho de célestes apparitions. C'est presque toujours dans cet ordre d'idées que les musiciens modernes donnent la prédominance à la harpe : Ainsi Gounod, dans la scène de la prison de *Faust*, « Anges purs, anges radieux »; ainsi Wagner, dans la chanson du printemps et dans l'admirable incantation du feu de la *Walkyrie*; ainsi Haydn, dans le *Christ mourant*, où les harpes semblent partager la douleur universelle.

Nul pays, en dehors de la France, ne peut présenter une pléiade plus glorieuse de harpistes de premier ordre. Dès le XVIII^e siècle, un nom nous arrête, c'est celui d'une femme du monde qui eut la bonne fortune d'avoir à la fois comme élèves des artistes comme Prumier père, et des princes de sang royal (l'un d'eux, Louis-Philippe, devait monter un jour sur le trône de France) : J'ai nommé Madame de Genlis. Il faut signaler une particularité de sa méthode : l'emploi des cinq doigts de la main, méthode aujourd'hui abandonnée et avec raison, car elle enlève à la harpe de sa sonorité! Mais Madame de Genlis qui était une claveciniste voulait jouer sur la harpe les morceaux de clavecin et devait forcément se servir de ses cinq doigts.

L'école française de harpe a eu, en ce siècle, de brillants champions : Bochs, Dizi, Paris-Alvars, Gatayes, de Marin, Pollet, Godefroid et les divers professeurs de la classe de harpe au Conservatoire de musique. Cette classe, fondée en 1825, a eu successivement pour titulaires : Naderman, Prumier père (1835), Labarre (1867), Prumier fils (1870), et, enfin, depuis 1884, M. Hasselmans, harpiste et musicien consommé. Dix à douze



LA HARPE EN 1840, PAR DEVÉRIA.

élèves appartenant, pour la grosse majorité, au beau sexe, en suivent chaque année les cours.

Puisque nous sommes au Conservatoire, il ne nous est pas permis de le quitter sans faire un pieux pèlerinage au musée instrumental, où nous appel-
lent de si touchants souvenirs ou de si intéressantes curiosités. Nous y trouverons la harpe irlandaise, la harpe des troubadours du ^{xiii}^e siècle, des harpes égyptienne, annamite, japonaise, du Japon, du Congo.

Des deux harpes de Marie-Antoinette, l'une d'elles, celle de Naderman est une merveille de travail et de goût. La table est ornée de délicates peintures; la colonne est un chef-d'œuvre de sculpture. Tout à côté, admirons une harpe à bois sculpté et doré, de l'époque de la Régence.

Mais voici la harpe de la princesse de Lamballe, retrouvée par Clapisson — le créateur de ce musée — chez un brocanteur de la rue de Valois. Elle évoque des souvenirs attendrissants.

Lorsque Marie-Thérèse-Louise de Savoie Carignan, devenue épouse du prince de Lamballe, à 18 ans, descendit à Paris dans l'hôtel aujourd'hui occupé par la Banque de France — c'était le 5 février 1767 — sa joie fut grande, en apercevant au milieu des présents de toute sorte, dons de son généreux époux et de la famille royale, une harpe d'une facture et d'une ornementation admirables. Bachelier avait peint les fleurs de la table d'harmonie; Vien avait dessiné sur le socle une gracieuse pastorale; la crosse était soutenue par une colonne carrée de couleur vert émeraude, dont les petits pans coupés, rehaussés d'or, faisaient ressortir l'éclat de la couleur. Une guirlande de roses ornait le chapiteau de cette colonne. Cette harpe merveilleuse sortait des ateliers de Naderman!

La jeune princesse, qui avait cultivé la harpe à la cour de Savoie et était déjà d'une jolie force, ne put contenir son mouvement de joie. Elle courut à sa harpe, comme à une compagne chérie, et se mit à chanter un air du *Devin du village*, de Rousseau, en s'accompagnant elle-même!

Le bonheur ne devait pas se fixer longtemps près de la princesse; son époux mourut après quelques années de mariage et la jeune veuve se retira auprès de son beau-père, le duc de Penthièvre, dont elle charma la solitude.

Le mariage du Dauphin ramena la princesse de Lamballe à la

cour. Marie-Antoinette, musicienne elle-même, fut charmée de trouver dans sa cousine une compagne et une amie. Bientôt, la Dauphine et la princesse devinrent inséparables et cette amitié se continua après que Marie-Antoinette eut ceint la couronne royale. C'est surtout à Trianon que la reine aimait à recevoir sa cousine et, après les heures de promenade, le soir les retrouvait mariant les accords de leurs harpes.

La faveur jalouse de la princesse de Polignac éloigna, pendant quelque temps, la belle cousine. Mais aux premiers grondements de la Révolution, la princesse de Lamballe accourut auprès de sa souveraine et toutes deux tâchaient d'oublier leurs angoisses dans l'intimité des maîtres : Gluck, Sacchini, Piccini.

Mais l'orage éclate! La Terreur fait tomber la tête du roi et la princesse de Lamballe est elle-même frappée par une foule en délire. Sa tête, séparée du tronc, placée au bout d'une pique, va être promenée triomphalement dans Paris. Or à ce moment, les sons d'une harpe se font entendre, accompagnant le chant aviné du grossier saltimbanque qui la portait! Cette harpe — dérision du sort — était celle de la malheureuse princesse, volée dans le pillage de son hôtel! Le bel instrument qui avait été la joie de ses jours heureux chantait son affreux supplice!

Sous l'Empire, et surtout sous la Restauration, la harpe reçut dans les salons la plus large hospitalité! Cette faveur

se continua sous le Gouvernement de Juillet. Mais, déjà, le piano était un rival redoutable et, sous le second empire, il devint le maître incontesté des salons. Depuis quelques années, un heureux revirement se fait dans le goût du public et la harpe reprend la place à laquelle elle a droit.

Certes, le piano a pour lui les avantages d'un instrument facile et complaisant! Mais un abîme le séparera toujours de la harpe. Le piano oppose la froideur de ses touches d'ivoire à l'âme de l'artiste; la harpe, au contraire, vibre sous sa main; les cordes sont en contact direct avec ses doigts; il peut les faire parler, chanter, pleurer et quand elles sont pincées par une main frémissante et passionnée, elles arrachent des larmes! Que ne peut-on en dire autant de son heureux rival?

GEORGES DE DUBOR.



LA HARPE MODERNE D'ÉRARD.



1. PETITE HARPE IRLANDAISE. — 2. PETITE HARPE ITALIENNE. — 3. HARPE DE KEISER DE L'ISLE.